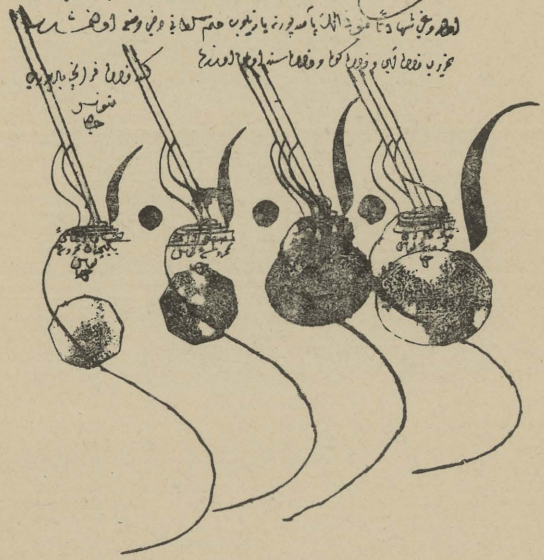


Extrait de la
REVUE
D'HISTOIRE
MAGHREBINE

فوتوگرافیک قسنطنیوودده و ایچیزیلووندا حاسره ایلیکون باج چو نو صو رفرر دکراونو
شیریکهون فوتوگرافیک اوودده اولیجه طایفه کیمسون بیلوریا کیرولایزه اولماملان کیمتصاد اولیجه
اولیجه قیاسه، ح قنلا لمانه اولماملان قنلا ندر فریجه کیم و شعله طایفه و رپوزاره
حاسره قنلا ششم شعله قنلا اولو کیم یا کور شیب اولماملان قنلا لوجا کیم رعبا کیم
لهر قنلا شها دنا قنلا اولو کیم پرزه یا زینون حیم لمانه قنلا اولو کیم اولو کیم
قنلا قنلا اولو کیم اولو کیم اولو کیم اولو کیم اولو کیم اولو کیم اولو کیم



7ième Année

Numéros 17-18

Janvier 1980

TUNIS

REVUE D'HISTOIRE MAGHREBINE

Fondateur

Abdeljelil TEMIMI

Professeur à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Tunis

Secrétariat de Rédaction :

Madame TEMIMI

Comité consultatif :

Mustapha **Kraïem**, Faculté des Lettres de Tunis.

Rashed **Limam**, Faculté des Lettres de Tunis.

Abdelkader **Zebadia**, Institut d'Etudes Sociales - Université d'Alger.

Mohamed **Hajji**, Faculté des Lettres de Rabat - Maroc.

Halil **Sahillioğlu**, İktisat Fakültesi - Istanbul - Turquie.

A. Abderrahman, **Abdurrahim**, Al Azhar University - Cairo - Egypt.

Correspondance et abonnement :

9, rue Dr. Habib Thameur - **Kheireddine - La Goulette** — (Tunisie)

A B O N N E M E N T S

(4 numéros par an)

Tous les numéros déjà parus sont disponibles.

Tunisie : 7 D. — Institution : 8 D. — Numéro double : 4 D.

Autre pays : 30 \$ ou l'équivalent.

Le montant de l'abonnement peut être réglé soit directement au **C.C.P. 1057-36** Tunis, soit par chèque bancaire.

The payment could be sent directly to **CCP 1057-36 Tunis** or by check.

NOUVEAUX DOCUMENTS SUR LES ANDALOUS EN TUNISIE AU DEBUT DU XVIII^{ème} SIECLE

Par M. de EPALZA

Les études sur les descendants des morisques en Tunisie (appelés ici andalous), se sont multipliées ces dernières années suivant un plan assez efficace de découvertes de sources nouvelles(1). Nous allons présenter ici une importante documentation provenant de manuscrits conservés dans la Bibliothèque de la Real Academia de la Historia de Madrid. Il s'agit du « Journal » tunisien du religieux trinitaire espagnol Francisco Ximenez (2).

Il ne s'agit pas ici de présenter l'auteur ni de s'attarder sur son abondante œuvre d'histoire, en grande partie inédite (3). Il suffit de dire qu'il a séjourné à Tunis de 1720 à 1735, afin d'y fonder un hôpital pour les captifs chrétiens. Il nous a laissé comme fruit de son séjour, un journal et de nombreux ouvrages sur l'histoire de la Tunisie de très grande valeur. Ce matériel a été très peu exploité par les historiens (4), bien que ses informations contenues dans le seul

- (1) Cf. de Epalza, *Mission ethnologica a las comunidades andalusias de Tunez*. « Hispania Review » (Philadelphia) 40, 4 (1972) 484-485; I.D., *Trabajos actuales sobre la comunidad de moriscos refugiados en Tunez desde el siglo XVII a nuestros dias, au Coloquio de Literatura Aljamiado-Morisca*, Edit. Gredos, Madrid, 1978, pp. 425-445, et surtout M. de Epalza - R. Petit, *Recueil d'études sur les moriscos andalous en Tunisie*, Madrid 1974, où on a recueilli la bibliographie et 33 études sur le thème. Depuis 1974 nous pouvons citer les travaux suivants sur le thème qui apportent de nouvelles données.
M. Ben Ali, « Un pueblo andalusi en Tunez en el siglo XIX : Soliman », *Miscelanea de Estudios Arabes y Hebraicos (Granada)* - 25. I (1976) 97-113.
M. Ben Ali - N. Hlaoui, « Documents sur les habous andalous à Medjez el Bab » (en arabe). *Revue d'Histoire Maghrébine (Tunis)* 10 11 1978, 79-88.
A. Dominguez Ortiz, « Una republica andaluza en el norte de Africa », *Historia 16 (Madrid)*; 4 1976, 57-62.
A. Dominguez Ortiz - B. Vincent, *Historia de los moriscos*. Madrid 1978.
R. Gafsi, *Estudio economico-social de un pueblo andalusi tunecino : Kalaat-al-Andalus de 1847 a 1881*, « Almenara » (Madrid) 9 (1976), 83-93.
A. Gafsi, *Analyse des documents d'archives quant aux andalous de la région de Bizerte au III^e colloque Hispano-tunisien d'historiens*, « Cahiers de Tunisie », (Tunis).
N. S. Hopkins, « Note sur l'histoire de Testour », *Revue d'Histoire Maghrébine (Tunis)* 9 (1977) 294-313.
H. J. Kress, « Andalusische strukturelemente in der kultur geographischen Genese Tunisiens », *Marburger Geographische Schriften (Marburgo)* 73, (1977), 237-284.
J. D. Latham, « Mustafa de Cardenas », *Les Africains*, vol. VII, Paris 1977, pp. 199-229.
M. Al Mezzi, *Aspects illustratifs de l'influence des andalous à Tebourba (en arabe)*, en manuscrit.
J. Samsó, « A proposito de dos libros recientes sobre las relaciones culturales entre Espana y Tunez. *Ethnica (Barcelone)* 9 (1975), 243-254.
J. Samsó, « Los moriscos y la cultura norte africana », *Historia 16 (Madrid)* 18 (1977), 92-97.
- (2) Francisco Ximénez, *Diario de Tunez*, Ms. Biblioteca Real Academia de la Historia. E 196 (1720-1722), E 197 (1722-1723), E 198 (1724-1726), E 199 (1727-1735). Nous avons modernisé l'orthographe.
- (3) Ses œuvres manuscrites connues se trouvent dans la Bibliothèque de la Real Academia de l'Histoire, Bibliothèque Nationale de Madrid et Bibliothèque de la Collégiale de Jerez de la Frontera. L'unique œuvre imprimée, résumé très intéressant de ses œuvres manuscrites sur Tunis, es I. Bauer, Fr. Francisco Ximénez. *Colonia Trinitaria de Tunez*, Tetuan 1974, dont nous avons présenté les paragraphes sur les andalous tunisiens à la fin de ce travail. Je remercie le Professeur Paul Sebarg de l'Université de Reims qui m'avait signalé il y a longtemps, l'importance de cette œuvre pour l'histoire de la Tunisie au XVIII^e siècle.
- (4) On ne peut citer pratiquement que R. Thouvenot, « Notes d'un espagnol sur un voyage qu'il fit en Tunisie (1724) » *Revue Tunisienne (Tunis)* 35-36 1938, 313-322 et R. Ricart, « Dos puntos de la Colonia Trinitaria de Tunez de Fray Francisco Ximénez », *Al-Andalus (Madrid)* 23 (1958) 445-452.

ouvrage, à lui qui a été édité, ont été exploitées par deux spécialistes anglais dans leurs travaux respectifs sur les andalous en Tunisie (5). Il est fort curieux de constater que le voyageur français Peyssonnel, qui est la principale source jusqu'ici pour la connaissance des Andalous en Tunisie, dit expressément qu'il doit ses informations au Père Francisco Ximénez avec qui il avait effectué plusieurs voyages à l'intérieur du pays et avec qui il a dû sympathiser pour avoir eu les mêmes affinités érudites (6).

On se limitera ici à présenter simplement toutes les références concernant les andalous en Tunisie, et dispersées tout au long des quatre volumineux tomes du journal de Francisco Ximénez, tout en les comparant avec celles qu'il nous donne dans son ouvrage imprimé : « Colonia Trinitaria de Tunez » et en les regroupant d'une façon quelque peu artificielle comme suit :

A - Andalous de Tunis-Capitale.

- 1) Personnalités : le Jaznadar et Cherif Castelli :
- 2) D'autres personnages.

B - Andalous de l'Intérieur de la Tunisie

- 1) Zone Nord et Vallée de la Medjerda.
- 2) Zaghouan et Péninsule du Cap-Bon.

Il est évident que les œuvres de Francisco Ximenez — tout autant le journal que les autres ouvrages publiés ou inédits — constituent un important matériel pour de nombreux sujets d'étude, souvent en relation avec les andalous. Cependant, on peut tirer déjà des textes présentés ici, deux conclusions très importantes qui aident à la connaissance — un peu floue — de la situation des Andalous tunisiens au début du XVIIIème siècle, en comparaison avec la documentation assez importante sur le XVIIème siècle (7) et celle qu'on découvre de plus en plus abondamment sur le XIXème siècle et le XXème siècle (8).

En premier lieu, on constate que les Andalous (« andaluzes » dans notre source), ont conservé en Tunisie leurs caractéristiques ethniques spécifiques. Ils ont conservé aussi la plupart du temps leur langue, surtout dans les villages, allant jusqu'à traduire en espagnol des textes arabes cultes. Ce phénomène n'a pas d'équivalent même au Maroc. Il s'explique par les conditions favorables de leur installation dans le pays et il persiste jusqu'à nos jours.

En second lieu, on découvre que certaines personnalités andalouses continuent à avoir un rôle important dans l'administration de l'Etat aux débuts de la dynas-

- (5) J. D. Latham, « Les Andalous en Afrique du Nord » dans l'Encyclopédie de l'Islam, I, 2^e éd., 511-512, et « Towards a study of Andalusian immigrations and its place in Tunisian History », Les Cahiers de Tunisie, 5 (1957) 203-252, trad. française dans M. de Epalza - R. Petit, op. cit., pp. 21-63 et divers travaux de L. P. Harvey, cités dans ce livre.
- (6) Sur les relations prolongées de Ximénez avec Peyssonnel, voir le Journal E 198, f. 61 r (21 Juin 1724), 65 r (1 Juillet 1724), 65 v 2 Juillet 1724), 68 rv et suivantes (voyage du 7 Juillet jusqu'à fin Août), 130 v et 144 v (des références au voyage antérieur et une relation que lui a envoyée Peyssonnel de son voyage à Constantine) 197 v (il lui a envoyé une description de la vie à Alger, qu'il a recopiée (fo 198 r - 201 v), 250 rv (il lui promet de lui envoyer une carte de l'ancienne Tunis, de Paris). Ximénez aura affaire aussi à d'autres voyageurs et à des naturalistes de passage à Tunis, comme la mission polonaise en 1732-33 (E 199, fo 316 v, 338 rv, 346 r) et il est très cité par les religieux qui viennent à Tunis pour faire les rachats des captifs en 1723 et 1725 (Cf. M. Vazquez Pejaro : Melchor Garcia Navarro, O. de M. Redenciones de cautivos en Africa (1723-1725), Madrid, 1946.
- (7) Cf. M. de Epalza - R. Petit, op. cit., en particulier les travaux de L. Cardaillac, J. Penella, M. de Epalza et J. Oliver Asín.
- (8) Tant du point de vue archivistique qu'ethnologique, id., en particulier les travaux de J. D. Latham, F. Skhiri, A. Kassab, etc...

tie husseinite comme ce fut le cas avec les autres dynasties qui l'ont précédée (hafsides du XIII^{ème} siècle et ottomane du XVII^{ème} siècle). C'est un fait inconnu jusqu'à présent et qui nous aidera peut-être à mieux comprendre les raisons qui ont permis à cette dynastie ottomane de se maintenir au pouvoir pendant deux siècles et demi au Maghreb, chose qui n'a pas pu se réaliser, ni à Alger ni à Tripoli, et ce malgré les quelques tentatives qui ont eu lieu (9).

A - Andalous de Tunis-Capitale.

1) Personnalités : le Jaznadar et Cherif Castelli :

Le principal personnage andalous qui paraît dans le journal de Francisco Ximénez est le Jaznadar (« Jaznadal » d'après le texte espagnol), sorte de ministre des Finances du souverain, que Ximénez nous décrit pour la première fois en 1722 sous les traits suivants :

« Le Jaznadar est un grand homme politique et d'Etat. Assein Bin Aly gouverne ses sujets suivant ses conseils et rien ne se fait sans son consentement. Il est très riche. Il a construit, à ses frais, près de chez lui, un marabout, c'est à dire un ermitage avec une tour, consacré à Mahuya que les maures considèrent comme un saint ; à côté il a construit une école pour apprendre aux garçons à lire et à écrire, consacrant pour cette œuvre quelques revenus. Le Jaznadar, étant très influent auprès du Bey, nous en avons profité pour nos propres projets... » (E 197, f^o 2v, 2 mars 1722).

Comme le Jaznadar est le deuxième personnage de l'administration de l'Etat, Francisco Ximénez, fondateur et directeur de l'hôpital doit traiter régulièrement avec lui et il nous donnera tout le long de son journal de nombreuses informations sur lui. Lorsque le Jaznadar meurt en 1726, il en fait un portrait grandiose qui ressemble à celui qu'avait fait, quelques années auparavant, le savant et voyageur français Peyssonnel, influencé probablement par Francisco Ximénez :

« Hier, Mahmoud Jaznadar est rentré du camp du Bey et il est mort cette nuit des suites d'une fièvre maligne. Cela fait trois jours qu'il avait perdu la parole. Il était premier ministre et c'est grâce à ses directives que le Bey gouvernait ce royaume. Il était un grand homme politique, le Mécènes culturel de royaume. Il avait une vaste connaissance de tous les domaines et une grande finesse pour les mécaniques (?). Tout dépendait de lui et il veillait énormément sur les intérêts du Bey avec une intelligence et attention particulières. Il était irréconciliable avec ses ennemis ; il gardait rancune pour toute la vie à tous ceux qui lui avaient fait du tort. On raconte qu'un marabout était en train de lire un livre de leur religion devant le Jaznadar qui lui demanda pourquoi on écrivait de tels mensonges. Le marabout ferma le livre, lui dit qu'il était un infidèle et porta plainte auprès du Bey. Celui-ci réunit les principaux marabouts, mais finalement ne fit pas grand cas du problème car celui qui l'avait accusé n'avait pas une grande autorité. On dit que sa maladie est due à cet incident ». (E 198, f^o 272v - 273r, 26 Août 1726).

Même l'anecdote finale témoigne de la personnalité intellectuelle et du niveau culturel islamique du Jaznadar qui le faisait particulièrement apprécier par le souverain, qui était d'origine militaire et s'appuyait sur lui pour gérer les affaires

(9) Une fois signalée, cette bibliographie fondamentale sur le thème, nous nous contenterons de la publication des textes de Ximénez, sans surcharger ce travail par des références en parallèle avec d'autres sources.

de l'Etat et pour le développement de la culture arabe, ce qui fut la base politique pour une lente indépendance et une insertion locale progressive de la dynastie en Tunisie.

On l'appelle Sidi Mahamut Jaznadal (Mahmûd) sans mentionner son nom de famille (f°5v). Son frère s'appelle Mahamet (Muhammad) Ceriri (Al Sariri ou le fabricant de tapis ; ce qui donnerait une origine artisanale et commerçante de la famille, comme c'est le cas pour plusieurs autres riches andalous de Tunis). La famille a de l'importance et Francisco Ximénez a eu l'occasion de traiter avec plusieurs de ses membres à part le frère déjà cité. Il fréquente particulièrement son neveu qui était favorable aux projets des trinitaires pour la fondation d'un hôpital, mais il était probablement intéressé (f°16r, 19v, 20v, 24v, 25r). Il s'appelle Assen (Hussain) et Ximénez le présente ainsi en famille :

«...Nous sommes allés voir le neveu du Jaznadar et nous avons passé un bon moment avec lui, ainsi qu'avec son père et un oncle à lui, maure andalous ou plus exactement un aragonais, car il nous a dit que son père était de Saragosse. Il parlait espagnol... L'andalous nous dit...» (E 197, f°68v, 17 mai 1722).

L'échange de visites entre le religieux espagnol et la famille du Jaznadar se poursuit régulièrement :

« L'après-midi, le Père Lector Monasterio et moi, avons été voir l'oncle de Sidi Mahamut Jaznadal qui est un vieillard vénérable qui parle la langue espagnole. Il est descendant des maures qui furent expulsés d'Espagne. Sa famille était d'Aragon, de la ville de Saragosse, d'après ce qu'il nous a raconté...» (E 197, f°87v, 88r, 29 juin 1722). « Je suis allé rendre visite à l'oncle du Jaznadar , qui était venu me voir le matin mais ne m'avait pas trouvé » (E 198 f°36v, 13 mars 1724).

Quant au neveu du Jaznadar, c'était un jeune homme qui causait parfois des soucis à son oncle.

« Le Père Fray Carlos Mirani... qui était allé, il y a quelques jours, au Bardo rendre visite à Sidi Mahamut Jaznadal, a été réprimandé sévèrement par celui-ci. Il le fit chasser et lui interdit de revenir au Bardo tout en lui ordonnant de quitter la ville le plus tôt possible. Le Père est parti si effrayé qu'il a oublié son burnous au Bardo. Le motif de la colère du Jaznadar est qu'on lui a rapporté que ce religieux apportait du vin et de l'eau de vie à Husayn, neveu du dit Jaznadar, lequel s'énivrait... en plus de cette accusation on lui a dit qu'il voulait l'amener en Chrétienté... » (E 197, f°234v et 235v, 26 septembre 1723). « J'ai racheté Estefano, originaire de la Sardaigne... de sa captivité. Il était esclave de Sidi Assen, neveu de Sidi Mahamut Jaznadar. J'ai payé 500 pesos sans compter les autres frais. Je l'ai racheté parce que le Jaznadar me demanda de le faire car ce captif avait une influence néfaste sur son neveu. Or nous ne pouvons rien refuser au Jaznadar à cause du rôle qu'il pourrait jouer dans la Rédemption des Pères de la Merci...» (E198, f°129r - v, 11 novembre 1724).

En effet, le Jaznadar a un rôle déterminant dans le rachat des captifs, surtout dans les fameuses rédempctions de 1724 et 1725, parce qu'il était lui-même, un grand propriétaire d'esclaves, ainsi que Cherif Castelli qui était lui aussi andalous.

« Les deux Pères réformés sont venus à l'Hôpital avec l'autorisation de leurs patrons: l'un est esclave du Jaznadar et l'autre de Cherif Castelli... » (E198, f°211 - 21 novembre 1725).

Francisco Ximénez joue toujours le rôle de médiateur pour aider les rédempteurs espagnols à racheter les captifs.

« Je suis allé avec les Pères Rédempteurs rendre visite au frère du Jaznadar, à son oncle et à son neveu » (E 198, f°172v, 20 avril 1725).
« J'ai passé un moment avec Mahamet, frère du Jaznadar... » (ibid, 26 avril 1725).

« On est allé au Bardo, et comme le Jaznadar n'était pas là, car il était allé à son jardin,... » (E198, f°172v, 20 avril 1725).

Le Jaznadar prend souvent l'initiative de proposer les rachats :

« L'esclave majorquin qui était au Cherid, voyait qu'il ne pouvait être racheté et le renégat, qui l'avait amené, voulant retourner au Cherid il se réfugia au marabout de Sidi Megerez. Le Jaznadar a envoyé un ampa pour le faire sortir du marabout et l'emmener à l'hôpital. Il dit qu'il doit y rester jusqu'à ce qu'on avise son patron pour voir s'il est d'accord ou non pour qu'il attende ici la venue de la Rédemption ». (E198, f°258, 1 juin 1726).

Le Jaznadar se fâche des fois contre Francisco Ximénez mais il le dissimule diplomatiquement :

« Le Jaznadar s'est fâché parce qu'on lui a dit que les rédempteurs espagnols rachètent seulement les esclaves espagnols » (E198, f°18r, 11 février 1724).

« Le Jaznadar ne m'a rien dit au sujet du chrétien, et moi aussi je me suis tu » (E198, f°20v, 21 février 1724).

En réalité, le Jaznadar favorise beaucoup l'installation de l'hôpital car cela contribue à l'amélioration de l'état de santé des esclaves qui constituent un élément important dans la prospérité du pays. Il fait de fréquentes visites aux travaux de construction de l'hôpital et il le défend contre les plaintes des voisins et les difficultés que posent au Trinitaire espagnol les capucins italiens installés à Tunis (E197, f°159rv, 7 et 8 février 1723). Son appui est décisif pour la fondation de l'hôpital, étant donné son pouvoir à la Cour:

«...Sidi Mahamut Jaznadar, qui est le ministre principal du Bey ; celui-ci ne gouverne que par lui » (E197, f°165v, 5 mars 1723).

Le Jaznadar lui-même profite quelquefois des soins médicaux de l'hôpital comme lorsqu'il fut atteint par un antraxe désagréable et dont parle aussi Peyssonnel car cela a coïncidé avec son séjour à Tunis :

« Hier, Monsieur Marco Antonio Pages, pharmacien de l'hôpital est allé porter à Mahamut Jaznadar un peu de sirop « violedo » et de l'huile de palmes qu'il a demandés ; il l'en remercia vivement » (E 198, f° 28v, 27 février 1724).

« J'ai rendu visite au Jaznadar qui est venu du Bardo pour se soigner chez lui » (E 198, f° 56r, 26 mai 1724).

Le Jaznadar n'a pas manqué d'aider le père Francisco Ximenez lorsque celui-ci était malade ou quand il était en voyage.

« Nous sommes partis pour passer la nuit à la Carraba où le camp du Bey s'est installé. J'ai rendu visite au Khaznadar ou Trésorier qui est le principal ministre. Il m'a rendu de nombreux services et il s'est occupé de tout ce dont j'avais besoin » (E198, f°131v, novembre 1724).

A cette occasion là, le Khaznadar lui délivre une lettre de recommandation et lui en obtient une autre du Bey pour visiter les ruines romaines (f°146v). Au retour Ximénez a une chute et souffre d'une dislocation au bras ; alors le Khaznadar s'occupe de sa santé.

« J'ai rendu visite au Khaznadar qui n'a pas voulu que je rentre à Tunis avant que je soit complètement rétabli, car étant venu avec lui en bonne santé, je devais y revenir de même. Il m'a dit qu'il était à ma disposition pour tout ce dont j'avais besoin et il ordonna que je sois bien assisté... » (E 198, f° 150, 31 décembre 1724).

Ximénez demande aussi au Khaznadar des lettres de recommandations pour son voyage à Grombalia — où le frère du Bey avait un palais, probablement celui que possédait le cheikh des Andalous Mustapha de Cardenas — et Soliman d'où était originaire le Khaznadar, comme nous le savons aussi par Peyssonnel.

« Je suis allé au Bardo. J'ai passé un moment avec le Khaznadar et Mohamed Bey qui m'ont donné chacun une lettre pour mon voyage à Grombalia et Nabeul afin que personne ne me cause d'ennuis lors de mon voyage. » (E. 198, f° 276 r v, 20 septembre 1724).

« Je suis allé rendre visite au Khaznadar qui m'a donné une lettre pour le cheikh de Soliman, où j'avais décidé d'aller le lendemain, pour visiter cet endroit et les sites environnants » (E 198, f° 117 v, 22 novembre 1724).

La richesse du Khaznadar ne semble pas être d'origine agricole, mais plutôt commerciale car à deux reprises on cite ses navires (E. 197, f° 25 r, sur une tartane de course, et f° 239 r, sur plusieurs navires). Il possède de nombreuses maisons et des propriétés rurales, comme on l'a déjà vu, surtout une sur la route de Carthage où Ximenez va le voir souvent : des fois on ne le trouve pas (E 198, f°189v, 20 juillet 1725). Une autre fois il va lui rendre visite avec un groupe de chrétiens et nous décrit cette propriété de «Suicharo» (La Soukra d'aujourd'hui?) (E 197, f° 236 v, 29 septembre 1723).

Après la mort du Khaznadar, sa famille commence à ressentir certaines difficultés.

« On dit que Mohamed Khaznadar est malade au camp du Bey et que son frère Mohamed Ceriri est allé le chercher... » (E 198, f° 272 v, 24 août 1726).

« Je suis allé présenter mes condoléances à Mohamed Ceriri, frère du Khaznadar, à son oncle et à son beau frère ; ils étaient très affectés par Cette mort et du grand vide que cela leur laisse » (E 198, f° 273r, 27 août 1726).

En effet, l'étoile de la famille semble avoir décliné un peu, car deux mois plus tard et à cause d'un accrochage entre le frère du défunt Khaznadar et un prêtre esclave, le Bey ordonna de confisquer tous ses esclaves.

« Mohamed Cereri m'a fait appeler pour que j'emmenne le Père Andrea à l'hôpital, à condition de ne pas aller au fondouk français ni pour dire la messe ni pour aucune autre affaire ; je lui ai répondu qu'en venant à l'hôpital il devait suivre mes ordres. Il n'a pas voulu accepter cette proposition et le Père dut rester au bagne, ce qui n'a pas plu au Père Andrea et au Consul français » (E. 199, f° 2 r, 10 janvier 1727).

« Le Bey Grand a ordonné à Mohamed Cereri de lui remettre tous les esclaves qui étaient à feu Mohamed Khaznadar, son frère. Il les lui a donnés et ils ont été mis au Beylik. Ceci avait été sollicité par le Consul français parce que Mohamed Cereri lui avait enlevé le Père Juan Andrea... il prie le Bey de faire retourner celui-ci de nouveau au fondouk » (E. 199, f° 6 r, 19 janvier 1727).

Mais ils semble que sa propriété de plaisance n'ait pas été confisquée, car trois ans plus tard en 1730, des consuls et des ecclésiastiques vont à cette propriété, dont on dit qu'elle a appartenu au Khaznadar :

« Le Consul Impérial est allé au jardin avec sa famille. Le jardin appartient à feu Mohamed Khaznadar » (E. 199, f° 212 r, 7 août 1730).

« Il fait très chaud. Le Père Fray Juan Serrano a passé dans le jardin du feu Khaznadar, quinze jours avec le Consul Impérial, puis il est revenu » (E. 199, f° 213 r, 31 août 1730).

Toutes ces références au Khaznadar, recueillies de cette espèce de « Extraits de presse » qu'est le journal d Ximénez, montrent suffisamment l'importance du personnage. A sa mort, il a été remplacé par un renégat (islamisé, serait plus exact, si nous voulons améliorer un peu la terminologie héritée du passé et qui domine nos textes), d'origine sicilienne ou calabraise, qui était Sahib al-Taba (E. 198, f° 274, 3 septembre 1726). Juste après nous voyons apparaître un autre Andalous, occupant un autre poste, mais dont les fonctions rappellent beaucoup celles du Khaznadar andalous défunt.

En effet, dès 1724 nous constatons que l'Andalous Soliman Cherife Castelli prend de plus en plus de l'importance et dont Ximénez dit :

« Maure descendant de ceux qui furent expulsés d'Espagne (E. 198, f° 3 r, 5 janvier 1724).

« Je suis allé rendre visite à Cherife Castelli, maure andalous, ami à moi et qui se trouvait malade » (E. 198, f° 294 v, 18 décembre 1726).

« Je suis allé rendre visite à Cherife Castelli ; on l'appelle ainsi parce qu'il est originaire de Castille, de Alcala de Henares, de la famille des Contreras. Il est malade... » (E. 199, f° 7 v, 7 janvier 1727).

« Maure d'origine castillane de la famille des Contreras... » (E. 199, f° 8 r, 11 janvier 1727).

« Maure andalous » (E. 198, f° 165 r, 27 janvier 1725).

« Maure andalous » (E. 199, f° 82 v, 15 juin 1728).

Les diverses fonctions de Cherife Castelli apparaissent peu à peu dans le journal. On commence par savoir qu'il est Chiaya de Tunis et qu'il participe financièrement à la course.

« ... Ont des parts dans cette prise, le Chiaya de Tunis, appelé Soliman Cherife Castelli ou de Castille, maure andalous descendant de ceux qui furent expulsés d'Espagne, et trois autres maures riches » (E. 198, f° 3 r, 5 janvier 1724).

Riche, Cherife Castelli ne l'est pas seulement à cause de la course ; il est aussi un grand propriétaire d'esclaves qui marchandait âprement le prix des rachats, mais qui sait également se montrer tendre avec un esclave malade (E. 198, f° 18 r, 11 février 1724).

« Le patron, qui aime beaucoup ce chrétien, est venu le voir / à l'hôpital / ce soir... » (E. 198, f°19v, 12 février 1724).

C'est lui qu'on a chargé de réorganiser l'hôpital des musulmans à Tunis, affaire que le Père Francisco Ximénez suit attentivement dans son journal :

« Pour aller aujourd'hui au Diwan, je suis passé à côté du Maristan ou hôpital des maures, et j'ai vu qu'il y avait des travaux. On m'a dit que le Bey avait démis l'administrateur... Le Bey lui a dit : regarde ce que font les chrétiens dans leur hôpital et toi tu ne fais rien...

Il a désigné comme administrateur de l'hôpital des maures Cherife Castelli, maure andalous, qui est décidé à le démolir et le réédifier pour concurrencer celui que nous avons réalisé, voulant nous montrer par là qu'ils ne sont pas moins charitables que les chrétiens » (E. 198, f° 64 v, 30 juin 1724).

« Il y en a un / hôpital ou Maristan / à Tunis qui a... chaque jour une rente. Ils sont en train de le réédifier et c'est Cherife Castelli qui l'administre » (E. 198, f° 67 v, 7 juillet 1725).

C'est un homme qui sait se montrer généreux en faisant cadeau d'une image religieuse à l'hôpital :

« Aujourd'hui, Cherife Castelli, maure andalous, m'a donné une image très belle de Notre Dame de Trapanà, en albatre, de plus d'une longueur de haut. Elle avait été prise par l'une des galères du maure en question dans un navire génois. Un juif voulait l'acheter en lui donnant 30 pesos, mais il ne voulut pas la lui vendre. Il lui a proposé jusqu'à soixante dix pesos, mais il dit qu'il / le juif / la voulait pour lui faire du mal et la maltraiter et que c'est pour cela qu'il ne voulait pas la lui vendre. Le Père Joseph Hospitaleri, de la Compagnie de Jesus, voulait l'acheter aussi ; il lui fit plusieurs visites mais Castelli ne voulut pas la lui vendre disant qu'il y tenait pour qu'elle lui garde sa fortune. Il pensait qu'en l'ayant avec lui il assurait sa fortune contre les malheurs. D'autres fois, il lui disait qu'il voulait la donner à l'hôpital. Finalement, il est venu hier me rendre visite. Je lui ai demandé s'il voulait bien me vendre l'image qu'il possédait. Il me dit que non mais qu'il me la donnerait sans aucune contrepartie. Je suis allé aujourd'hui chez lui et il me l'a donnée... » (E. 198, f°165r, 27 février 1725).

Il apparaît constamment dans les rachats des esclaves :

« On a racheté deux chrétiens de Chérif Castelli, un muet catalan appelé Esteban Ferrer, et l'autre de Gaeta, pour 985 pesos les deux » (E. 198, f° 253 r, 14 mai 1726).

« Deux Pères Réformés sont venus à l'hôpital pour y être installés avec l'autorisation de leurs patrons : l'un est esclave du Khaznadar et l'autre de Chérif Castelli... » (E. 198, f° 211, 21 novembre 1725).

« Je suis allé avec les Pères Jésuites discuter avec Chérif Castelli le rachat des Siciliens, et on s'est mis d'accord sur 12 à 420 pesos chacun ; ils étaient en majorité des garçons et des fillettes. » (E. 198, f° 274 v, 7 septembre 1726).

« Je suis allé chez Chérif Castelli, où il y avait le Père Jésuite. Comme ledit Chérif n'était plus d'accord sur le prix convenu l'autre jour pour les esclaves, le contrat a été rompu » (E. 198, f° 275 r, 9 septembre 1725).

« Je suis revenu chez Chérif Castelli et j'ai réglé le rachat de 13 personnes à 324 pesos chacune. Parmi elles, il y a deux fillettes et deux garçons » (E. 198, f° 275 r, 10 septembre 1726).

« J'ai dû me porter garant des captifs, cités ci-haut, que le Père Joseph Hospitaleri de la Compagnie de Jésus, à emportés à crédit » (E. 198, f° 275 r, 11 septembre 1726).

« J'ai racheté le Père Joseph Maria, religieux réformé de Saint François, de la province de Corse, pour la somme de 830 pesos sans autres frais, payés à son patron Chérif Castelli » (E. 199, f° 124 r, 27 avril 1729).

« Je suis allé voir Chérif Castelli pour le rachat du Père Fray Gregorio de Monasterio, religieux Capucin de la province d'Andalousie ; je n'ai rien pu obtenir, car il demande un prix trop élevé » (E. 199, f° 205 r, 17 mai 1730).

Dans ce dernier cas il fait intervenir le Khaznadar mais en vain (E199, f°210, 1er juillet 1730). On voit qu'il connaît bien la valeur de ses esclaves, comme c'est le cas des enfants et des religieux. Et c'est pour cela qu'il surveille de très près ses jeunes filles esclaves :

« La fête des maures se poursuit. Il y a des balançoires sur la place à côté du château. Quelques personnes se sont confessées et ont communiqué dont deux jeunes sœurs ; l'une est âgée de 12 ans et l'autre de quatorze, esclaves de Cherif Castelli. Elles n'ont pas pu se confesser depuis qu'elles sont esclaves car leur patron ne les laisse pas sortir de la maison. Elles ont ici leur père et un petit frère, tous les deux esclaves » (E198, f°269rv, 11 août 1726).

Cherif Castelli joue aussi le rôle d'intermédiaire dans les rédemptions officielles comme celle des pères de la Merci d'Aragon.

« On a été voir Cherif Castelli, il nous a dit qu'ils étaient en train d'attendre les chrétiens qui vont arriver sous peu » (E 199, f°128r, 21 mai 1729).

« On a été voir Cherif Castelli mais on n'a pas pu se mettre d'accord sur le prix de rachat de ses esclaves » (E199, f°129r, 31 mai 1729).

Finalement il cède un peu sur le prix. C'est le deuxième propriétaire d'esclaves par le nombre des rachats, après le Chaya et bien sûr le Beylik :

« On est tombé d'accord pour le rachat de ceux de Chérif Castelli à 325 pesos d'Espagne, moins les trois pour cent » (E198, 2 juin 1729)

On voit qu'il est un vrai expert dans le marché des esclaves ; c'est la figure type du marchand andalous au Maghreb, comme l'a démontré D. Brahimi et illustré

M. de Epalza, en particulier avec l'exemple de Mustapha de Cardenas. Cherif Castelli ne perd aucune occasion pour traiter les rachats d'esclaves même en Espagne ou en Algérie (E199, f°194rv, 27 février 1730). Il fait des difficultés à ses esclaves qui veulent se faire musulmans :

« Onofrio, esclave sarde de Cherif Castelli, a renié sa foi chrétienne. Il y a plus de deux qu'il y prétendait et pour cela il a fait le dernier Ramadan. Et maintenant il a obtenu la permission de renier » (E199, f°133r, 19 juin 1729).

De tous ces cas d'affaires d'esclaves, on constate que non seulement il était riche, mais aussi son talent en tant que commerçant et médiateur que nous aurons, d'ailleurs, l'occasion de voir dans plusieurs autres genres d'affaires était grand. Francisco Ximénez fait souvent appel à ses bons offices comme par exemple dans le cas d'un enfant de 3 ans qui se fait musulman contre la volonté de ses parents qui le jugent évidemment incapable de faire cela ; ils font des pieds et des poings pour récupérer leur enfant ; ils y réussissent finalement grâce à la médiation de Cherif Castelli (E 199, f° 105v, 8 novembre 1728).

« On s'efforce pour que Mohamed Bey rende l'enfant à sa mère qui est devenue à demi-folle de douleur. Le Chaya s'occupe de cette affaire à la demande du consul français, et moi aussi, j'en ai parlé avec Cherif Castelli. Je pense que tout va s'arranger ». (E199, f°105v, 17 février 1729).

Par contre, il a déconseillé au Père Francisco Ximénez d'intervenir dans un cas pareil d'une fillette de 9 ans qui s'était réfugiée auprès d'un marabout parce qu'elle voulait se faire musulmane, dit-on. Voici les trois arguments significatifs qu'il présente pour le dissuader d'intervenir : perte de l'argent, provocation de troubles et aucun résultat positif :

« Cherif Castelli m'a envoyé quelqu'un pour me demander de ne pas faire des démarches pour faire sortir la fillette d'Ibiza du marabout parce que je perdrais de l'argent, les maures se révolteraient et ne la laisseraient pas s'embarquer ». (E 199, f° 296v, 19 février 1732).

Il exerce ses qualités de médiateur au service de l'Etat surtout. On le voit ainsi intervenir dans des négociations avec les français très influents à Tunis et qui avaient envoyé une flotte de guerre pour faire pression sur certains points :

« Cherif Castelli, maure andalous, est venu du champ du Bey ; il y avait été pour parachever les derniers détails de la Paix avec les Français » (E199, f°82v, 17 juin 1728).

« On dit que Cherif Castelli a apporté à bord des navires de la flotte française des rafraichissements de jus de fruits » (E199, f°83v, 21 juin 1728).

Il sert aussi de médiateur avec de durs chefs rebelles de l'intérieur. Francisco Ximénez nous rapporte deux cas où il a eu une intervention importante.

« /Pour un chef qui est venu se soumettre/on dit que le Bey l'a désigné cheikh commandant sur tous les maures de son royaume et qu'il lui a offert certains cadeaux. Celui-ci lui a demandé l'autorisation de rendre visite à Sidi Mahamet fils du Bey. Hier, il a déjeuné chez Cherif Castelli et aujourd'hui il a été voir le consul anglais... » (E199, f°101v, 22 Octobre 1728).

« Les nouvelles qu'on m'a racontées depuis que je suis revenu à Tunis Ximénez avait été en Espagne à cause de la mort de son père/consistant en ce que le Bey avait emprisonné Assein cheikh de l'île de Cherbi après mon départ. Et sur intervention de quelques personnages importants tels que Amor Morali Khoja, Cherif Castelli et d'autres auprès du Bey, celui-ci le libéra tout en lui infligeant une amende de vingt quatre mille pesos. Les personnages cités ci-dessus, s'étant portés garants, il le laissa partir pour Cherbi afin de ramener l'argent, accompagné par Cherif Castelli. Or lorsqu'ils étaient dans l'île, et pendant une nuit il s'est enfui sans rien payer, emportant tout l'argent possible. Il est allé à Tripoli emportant... une jument de Cherif Castelli de grande valeur... Cherif Castelli en a été très affligé, mais voyant qu'il était en danger - les gens de l'île voulaient le tuer - il retourna à Tunis ; il y est arrivé trois ou quatre jours avant mon retour. Je suis allé le voir et je lui ai fait cadeau d'un chapelet en ambre, de six mouchoirs en soie, d'une boîte de tabac et d'un étui d'Albacete » (E 199, f°182r, 14 janvier 1730).

Comme on le constate, il s'agit d'une activité de haute politique intérieure, mais aussi en relation avec les finances. Les cadeaux de Ximenez et la cordialité de leurs relations nous rappellent des relations antérieures entre le Directeur de l'hôpital espagnol et le Khaznadar andalous. La confiance mutuelle en est au point que Cherif Castelli demande même au Directeur une aide pour payer les soldes de l'armée, l'une des fonctions de l'Andalous, comme on le voit souvent à travers le journal :

« Cherif Castelli m'a fait appeler pour que je lui prête de l'argent pour donner la paye aux soldats. Je m'en suis excusé ». (E199, f°202r, 13 avril 1730).

« Cherif Castelli est allé au Camp du Bey qui lui a donné quatre vingt milles pesos; il les a ramenés à Tunis, accompagné par cinquante espagias (Sbaihiya) pour donner la paye aux turcs, qui doivent aller ensuite au Camp pour relayer ceux qui doivent en revenir » (E 199, f° 89v, 8 août 1728).

« Cherif Castelli est revenu du Camp du Bey, et on dit que celui-ci lui a donné vingt mille pesos, pour donner la paye aux soldats » (E199, f°133r, 21 juin 1729).

A plusieurs reprises, on voit qu'il a d'excellentes relations avec les chefs militaires aussi bien à Tunis qu'au « champ du Bey » qui est une des deux expéditions qu'ils avaient l'habitude de faire à l'intérieur du pays pour recouvrer les impôts agricoles et maintenir le contact avec les chefs locaux :

« Nous avons rendu visite à Cherif Castelli et au Gardien Baxi... » (E199, f°299r, 29 Février 1732).

« Nous avons rendu visite aux ministres du Bey qui sont revenus du camp puis à Cherif Castelli qui est malade ». (E 199, f° 359v, 30 août 1733).

« J'ai rendu visite à Cherif Castelli ; je lui ai raconté ce qui m'est arrivé avec le Chiaya et que je ne savais pas pourquoi il m'avait maltraité en me disant que je l'avais trompé. Il me répondit qu'il devait aller cette nuit au Bardo et qu'il en parlerait ». (E199, f°409r, 3 Décembre 1734).

« Cherif Castelli est revenu du Camp du Bey... J'ai rendu visite à Cherif Castelli ». (E199, f°117v, 17 et 18 Février 1729).

« Le Chiaya Soliman est revenu du Camp du Bey. Il est arrivé le samedi accompagné de deux cents espagnols et avait avec lui son ami Cherif Castelli ». (E 199, f° 100v, 19 octobre 1728).

On a déjà vu qu'apparemment Cherif Castelli fut aussi un Chiaya, poste militaire ; même s'il ne l'a pas été, il fut très ami avec les différents titulaires de ce poste. En 1729, dans une période de troubles, il était logé dans la zone sûre du Palais du Bardo. (E199, f°122v, 8 Avril 1729). En tous les cas, il occupa continuellement dans la cour des postes importants :

« On dit que Mahamet Bey / fils du souverain / est malade. Mostapha, renégat génois beau-frère du Bey, et Cherif Castelli sont allés le ramener à Tunis ». (E199, f°133r, 21 Juin 1729).

« Cherif Castelli et d'autres personnes du Camp du Bey sont allés pour l'accompagner à Tunis ». (E199, f°139v, 13 Juillet 1729).

Enfin, pour terminer avec la liste des activités diverses qui donnent un aspect public à cette importante personnalité andalouse, nous mentionnerons une activité économique fondamentale, celle de concessionnaire de l'office de la chechia ou bonnet tunisien, principale industrie et artisanat d'exportation du pays, qui fut toujours entre les mains des andalous. Ainsi, Francisco Ximénez nous raconte son voyage au Batan, l'un des villages andalous, centre de l'industrie du bonnet :

« J'ai rendu visite à Cherif Castelli... pour aller au Batan ». (E 199, f° 7v, 7 mars 1727).

« Il y a des moulins à foulon où on foule les bonnets colorés utilisés par les maures. Ils sont au Bey, et Cherif Castelli les gère pour son compte. C'est un maure originaire de Castelli. Un peu plus haut, il y a une maison où nous fûmes logés et il y a aussi un moulin pour faire la farine... Nous sommes allés au château de Mahamet qui est à une lieue d'ici, aux abords du même fleuve Medjerda. Ici, il y a un pont de 24 arcs; les quatre derniers couvrent le moulin et la foulerie des bonnets qui sont aussi au compte de Cherif Castelli. Ce pont a été construit par Mahamet Bey... Sur les supports, les arcs s'étendent en dehors du pont. Beaucoup de gens disent qu'on a fait cette fabrique ici pour y faire des zugas (?), pour tirer l'eau, irriguer la campagne et en apporter à Tunis. Pour faire cette fabrique, on a détruit les superbes édifices romains dans plusieurs endroits pour en tirer la pierre que les charrettes des maures andalous emportaient » (E199, f°7v, 8v, 7, 11et 12 Mars 1727).

L'abondance de citations concernant ces deux grandes personnalités andalouses de la capitale est significative. Elle prouve qu'ils ont plusieurs fonctions d'Etat, d'ordre administratif et financier, sans distinction, impropre à l'époque, entre leurs activités privées et publiques. D'autre part on voit que ces activités ne dépendent pas du poste qu'ils occupent mais du groupe social auquel ils appartiennent, en tant que commerçants bourgeois andalous. Quand le Khaznadar meurt, il est remplacé par un autre personne qui n'appartient pas à cette classe sociale mais à celle militaire ou corsaire, puisqu'à partir de là, on n'entend plus parler du Khaznadar, alors qu'un autre andalous apparaît avec les mêmes activités administratives et financières, mais semble-t-il sans aucun poste officiel. Il s'agit donc d'une classe sociale de bourgeois andalous, successeurs - malgré toutes les perturbations sociales et politiques du XVIe et début du XVIIe siècle tunisien - des Mostafa de Cardenas, Luis Zapata, Cherif Andalusi, Juan Perez alias Mahamet Jayar, Ali el Sordo et d'autres grands commerçants andalous de la documentation du siècle antérieur.

Cette documentation nous permet de poser aussi le problème de l'importance du phénomène andalous dans la naissance et la consolidation de la dynastie Husseinite à Tunis. Le Bey Hussein Ibn Ali, turc d'origine militaire était arrivé au pouvoir par la force des armes, comme presque tous les souverains tunisiens depuis la reprise du pays par les turcs des mains des espagnols en 1574. Au début du XVIIe, aux rebellions armées continues, a succédé un pouvoir politique relativement stable avec Othman Dey et Yusuf Dey, et cela grâce à une alliance de ces puissants chefs militaires avec la bourgeoisie de Tunis, au sein de laquelle les morisques ou andalous eurent un rôle très important. Ceux-là nouvellement arrivés d'Espagne, furent très bien accueillis par les autorités. Cette conjoncture a-t-elle contribué, un siècle plus tard, au renforcement de la nouvelle dynastie ? La présence d'importants fonctionnaires et commerçants andalous dans l'entourage du Bey laisse supposer qu'ils ont eu une fonction de stabilisateurs du pouvoir politico-militaire en menant d'une façon saine l'administration et les finances du souverain.

Mais il y a aussi un facteur culturel important au début de cette dynastie : son « arabisation » et « tunisification ». L'une des raisons de la stabilité fragile des chefs militaires en Algérie et à Tripoli fut leur origine étrangère, turcs ou chrétiens islamisés, ainsi que leur ignorance voire leur mépris de la culture arabe maghrébine des classes traditionnelles du pays, urbaines ou rurales. Par contre, les Husseynites se présentèrent en Tunisie comme les défenseurs de la culture arabe locale d'après ce qu'a démontré brillamment la thèse de A. Abdesslem. Il est très probable que les andalous de culture arabe, bien que formant une classe à part parmi les bourgeois tunisiens, ont dû être pour beaucoup dans la grande stabilité de la dynastie. Le grand savoir culturel de Mahmoud Khaznadar, tel qu'il paraît dans les descriptions de Ximénez et de Peyssonnel confirmerait cette hypothèse.

Après avoir présenté la documentation concernant ces deux personnalités les portraits que nous présente Francisco Ximénez relatifs à d'autres personnages andalous, confirmeraient les intéressantes hypothèses sur le rôle joué par les descendants des morisques dans la société tunisienne au début du XVIIIe siècle.

2. - D'autres personnages andalous de la capitale :

Plusieurs personnages andalous de la capitale apparaissent dans le journal de Ximénez, en plus de ceux des villages avoisinants dont nous parlerons dans les chapitres suivants. Ces personnages nous confirment le rôle social qu'avaient les andalous de la capitale, surtout dans les domaines financier et culturel.

En effet, nous trouvons des gens riches comme le frère du Khaznadar déjà cité :

« Je suis allé traiter du rachat d'un captif corse chez Mahamet Cereri et je lui ai proposé 475 piastres que peut payer monsieur André Villet, qui est chargé de son rachat » (E198, f°17r, 29 Avril 1727).

Cette richesse de quelques andalous apparaît particulièrement dans les périodes de crise financière publique. Quand le souverain est obligé de soutirer de l'argent aux commerçants les plus riches de la capitale, nous trouvons parmi eux quelques andalous :

« On dit que le Bey est à Kairouan, et les Oueslat sont allés lui proposer la paix. Ils ont arrêté Mendez, pour soulèvement contre le Bey. C'est un maure andalous qui était très riche et avait un commerce de bonnets rouges; ils l'ont fait sortir d'une Zaouia où il s'était réfugié avec le

consentement du marabout, qui pour ne pas perdre sa renommée, envoya dire au Chiaya qu'on vienne le prendre ». (E. 199, f° 140 r, 17 juillet 1729).

« On dit qu'ils sont en train de donner des coups de bâton à Benjalila, Mendez et à d'autres détenus pour qu'ils déclarent l'argent qu'ils ont et dénoncent les complices des rebelles ». (E. 199, f° 140r, 19 juillet 1729).

« On dit que le Bey a arrêté Catalina, maure andalous, avec quatre autres maures riches, sous prétexte qu'ils correspondaient avec Ali Bacha qui est à Alger. On les juge non pas pour un débit mais plutôt pour leur soutirer un peu d'argent ». (E. 199, f° 394 v, 9 août 1734).

« On dit que le Bey a libéré cinq maures, les a fait appeler et leur a montré une lettre de Ali Bacha, qui leur était adressée, demandant de l'argent. Ils présentèrent leurs excuses en disant qu'ils ne savaient rien de l'affaire, ne reconnaissent que son Excellence et qu'ils n'avaient pas à donner de l'argent à qui que ce soit. Malgré cela il garda Ali Ben Ayet en prison, car la lettre lui était adressée, le chargeant de demander cet argent aux autres ». (E. 199, f° 394 v, 395 r, 10 août 1734).

Dans le domaine culturel aussi, on retrouve quelques andalous remarquables parmi lesquels, le Khaznadar se met une fois de plus en relief :

« Le soir, j'ai rendu visite au Khaznadar; il nous raconta que dans la Tourba qu'il est en train de construire, il va faire une mosquée, un cimetière et une école. Il fera une rente pour les étudiants et les maîtres. Il a déjà demandé qu'on écrive plusieurs livres, dont sont chargés soixante écrivains, pour constituer une bibliothèque de quatre cents volumes ». (E. 198, f° 108 r, 27 août 1724).

C'est vraiment l'image du mécène par excellence qui recherche sûrement dans l'amitié de Ximénez, lui aussi bibliophile, la réalisation — avec l'appui du Bey — des travaux de traductions des livres arabes et d'achat des manuscrits espagnols qu'on verra plus loin.

Mais parmi la classe des lettrés, il y avait aussi des andalous qui se distinguent, comme nous le voyons dans la résolution d'un conflit typiquement tunisien, où les « Ulémas » de la capitale se sont alliés contre un collègue « de province » afin de le destituer et mettre à sa place un andalous. L'histoire est significative pour comprendre les relations entre le pouvoir politique et la classe bourgeoise cultivée des arabes tunisiens. Ximénez commence par nous faire un récit sur l'origine du conflit qui aurait été une dispute entre le Cadi « provincial » et l'un de ses collègues sur la légalité ou non de s'épiler le derrière en public. (E. 199, f° 393 rv, 31 août 1734). Deux mois plus tard survient la destitution du Cadi qui est racontée ainsi :

« Le Cadi qui était détenu, fut relâché et exilé à Monastir, d'où il était originaire. On dit que lorsque le Bey avait désigné ce Cadi, les autres Cadis et Muftis se sentirent offensés par le fait qu'un bédouin occupe un tel poste, alors qu'ils jugeaient que bien d'autres étaient plus nobles et de familles très anciennes de Tunis ; ainsi ils écrivent une lettre au Bey — bien que non signée — dans laquelle ils disaient : « Dieu a élevé son Excellence au trône pour faire régner la justice entre les gens. Il s'en est toujours bien acquitté et c'est bien pour cela que Dieu l'a gardé en

vie et l'a maintenu au trône de ce royaume plus longtemps que n'importe quel autre Bey tout en lui assurant la succession ; ils savaient bien qu'en désignant cette personne à ce poste de Cadi, il ignorait ses défauts, alors que s'il l'avait su, il ne l'aurait sûrement pas désigné. Alors sachez, disaient-ils, que c'est pour ses méfaits qu'il fut expulsé du Caire et de Constantinople. Il n'est pas raisonnable de désigner un homme si vil au poste principal de Cadi », et d'autres choses semblables. Ils déposèrent la lettre dans la salle de justice de façon à ce que dès qu'on la verrait, on la remettrait au Bey. Ce prince appela alors tous les Cadis et Muftis et leur répéta tout le contenu de cette lettre en leur disant que si c'était vrai, il ne l'aurait pas désigné et que c'était à eux d'élire celui qui leur semblait le meilleur. Ils répondirent que c'était lui le souverain et qu'il pouvait nommer un autre selon son bon vouloir, mais il insista pour qu'ils élisent eux-mêmes le Cadi, ce qu'ils firent. Ils choisirent à la place de l'autre un andalous de grande bonté et célèbre connaisseur de la religion musulmane ». (E. 199, f° 407 rv, 29 octobre 1734).

Cette page de Ximénez est un témoignage vivant et de grande importance sur les relations entre Hussein Ibn Ali et l'intelligencia arabe tunisoise et nous montre l'importance des andalous dans la capitale. Ce n'est pas l'unique cas :

« Ces derniers jours mourut Achi Mostafa el Bay, andalous, que les musulmans tenaient pour un savant de la religion et pour marabout. Il vivait à Babel Fadela, qui est à côté de Sidi Macherdan ». (E. 199, f° 90 v, 11 octobre 1728).

Il faut noter que Ximénez mentionne rarement, dans les mille pages de son journal, la mort d'un personnage tunisien. Ce savant et saint andalous (« marabout ») appartenait par sa piété et sa renommée de surnaturel à une classe sociale très appréciée par le peuple et par les autorités ; c'est un autre aspect — religieux — qui contribuait à enraciner les Husseinites dans le pays. Nous rencontrons d'autres marabouts andalous dans le journal. Les chrétiens même les faisaient intervenir en leur faveur dans leurs problèmes avec les autorités :

« Les chrétiens captifs qui sont dans la prison de Santa Lucia sont allés voir le marabout appelé Sidi Cadder Ben Achor, andalous, qui se trouve là-bas à côté... ». (E. 199, f° 92 v - 93 r, 31 août 1728).

Il s'agissait de faire renvoyer un gardien qui abusait de son autorité. Le marabout vint ensuite discuter avec les prêtres chrétiens ; ils parlèrent amicalement de Jésus et de Marie et à la fin, il intervint positivement pour faire renvoyer ledit gardien.

Il y a des tombes de marabout qui constituent un refuge pour les persécutés, comme dans le cas déjà cité pour l'extorsion des fonds de gens riches.

« Ils ont arrêté Ali Berguit accusé de trahison. Le Bey a menacé l'andalous de cinq cents coups s'il ne paie pas cent mille pesos ». (E. 199, f° 143 r, 1er août 1729).

Deux de ses frères se réfugièrent alors chez le « marabout Sidi Ben Aros », andalous, (E. 199, f° 143v, 7 août 1729), comme l'a fait un an plus tard un autre riche andalous :

« Le Bey est venu à Tunis. Il rendit visite au marabout appelé Sidi Ben Aros. La mère d'Ahmed Sultan — qui était réfugiée là-bas, lui

parla de son fils qui était détenu ; il lui répondit qu'il fallait apporter l'argent demandé pour le relâcher ». (E. 199, f° 217 v, 9 septembre 1730).

Mais les andalous de la capitale ne sont pas tous des gens fortunés ; il y en a qui sont des simples patients qui se font soigner dans un hôpital :

« Un andalous malade m'appela aujourd'hui. Je lui dis qu'il était nécessaire de consulter un praticien, en l'assurant que je viendrais le voir un autre jour ». (E. 198, f° 109 v, 2 septembre 1724).

L'un des patrons de la construction de l'hôpital est andalous, apparemment un homme susceptible car il provoque un incident au cours de la construction :

« Hier, on a commencé la mise du frontispice de l'hôpital. Aujourd'hui les patrons sont allés le finir. Et pour des paroles qu'eût l'un des patrons appelé Mustapha, descendant des morisques Catalans, avec il se fâcha et s'en alla avec les autres patrons... ». (E. 197, f° 125 r, 4 octobre 1722).

Des fois, il s'agit d'andalous des fermes de villages proches, qui viennent vendre leurs produits à l'Hôpital. Ils sont originaires de Medjez el Bab (Bibo dans notre texte) ou de Soliman, à l'ouest et à l'est de la capitale :

« Aujourd'hui, un maure andalous de ceux qui furent expulsés d'Espagne, originaire d'un endroit appelé el Bibo, à dix lieues de Tunis, m'offrit un panier avec du fromage blanc, six poules, du lait caillé et du miel. Je lui ai donné des dattes et d'autres choses ». (E. 198, f° 28 v, 29 février 1724).

« Mahamet Corral Andalous nous offrit deux poulets et deux coqs. Il dit qu'il est descendant des maures qui furent expulsés d'Espagne, que ses grands parents étaient originaires de la Roda. Le motif du cadeau était parce que nous sommes des espagnols, et que cela lui faisait plaisir d'avoir une amitié avec les espagnols. Il dit qu'il était d'un endroit près d'un village appelé Soliman, non loin de Tunis. Je lui ai donné une demi-piastre et à manger, ce qui lui a fait un grand plaisir. Il dit qu'on les a rejetés d'Espagne parce qu'ils étaient des maures et ici on les prenait pour des chrétiens et tout le temps on leur répétait pour les offenser « Chrétien fils de chrétien ». (E. 197, f° 37 r, 24 avril 1722).

Ce témoignage est très intéressant, d'abord parce qu'à travers ce Corral, on peut se renseigner un peu plus sur celui qui aida Ximénez à traduire Ibn Abi Dinar et Al Wazir, les deux grands historiens du XVIème siècle tunisien : « Mahamet el Tahager de Urrea, morisque espagnol originaire de la ville de Roda de la Manha », comme précisent les manuscrits conservés. Mais on constate clairement aussi la ségrégation, existant encore, des andalous en Tunisie ; son origine et ses conséquences un siècle après leur arrivée. Ceci aurait renforcé cette conscience ethnique de leurs origines et la persistance de leurs traditions comme le montre aussi un autre témoignage de Tunis capitale, en plus de ceux que nous verrons en présentant les andalous dans les villages :

« J'ai rencontré deux maures andalous. Ils disent que les maures sont malhonnêtes et lorsqu'ils vont acheter quelque chose de leurs boutiques, on leur donne du truqué. Les chrétiens traitent les affaires honnêtement

Et il dit que sa mère était de Madrid et son père d'Andalousie ». (E. 196, p. 209, 25 novembre 1720).

Ceci n'empêche pas qu'il y ait des charlatans parmi les andalous, comme celui rencontré par Francisco Ximénez quand il est allé prendre des bains dans les thermes de Hammam-Lif :

« Hier, un maure andalous était dans ce bain en train de faire des prédictions. Il avait des papiers dont il écrivait quelques uns et laissait d'autres en blanc. Il dit que c'était pour unir par l'amour deux mariés qui se haïssaient l'un l'autre ». (E. 196, p. 385, 5 décembre 1721).

Les andalous se distinguent aussi, en plus de leur conscience ethnique par les quartiers où ils habitent. A la fin de ce travail nous présenterons la vision globale qu'avait Francisco Ximénez sur l'implantation urbaine et rurale des descendants des morisques, mais parfois, il parle dans son journal des quartiers par lesquels il passait et il dit :

« Je suis sorti le soir, par Bab Cartagena qui veut dire porte de Carthage. En sortant, on trouve à gauche le faubourg de Bab Zueca et à droite un autre petit faubourg appelé Troncha, habitat des maures andalous expulsés d'Espagne sur ordre de Philippe III. Une rue seulement sépare les deux faubourgs : le petit est entouré de murailles de terre et de deux portes, une qui donne sur le faubourg de Bab Zueca et qui l'en sépare, et l'autre qui donne sur le champ... ». (E. 196, p. 337, 29 septembre 1721).

Il est curieux que Ximénez emploie « morisco » lorsqu'il parle d'eux en Espagne, mais toujours andalous, avec quelques spécifications, quand il s'agit d'eux en Tunisie, suivant la dénomination locale. Il parle aussi des « juifs morisques » dans le sens de « maghrébins » différents des « Juifs Grana » ou d'origine européenne principalement italiens. (E. 199, f° 17 rv, 30 avril 1727). Comme il parle aussi de « mille morisques » (E. 199, f° 43r et 58r) dans le sens de « maghribi », ceci est aussi le sens qu'il faut donner à ces juifs qui ne devaient pas être d'origine espagnole, précisément parce qu'ils étaient considérés généralement comme des italiens.

Il distingue aussi parfaitement les andalous des très nombreux renégats chrétiens ou convertis à l'Islam qui étaient d'origine espagnole. Il arrive qu'il parle du nombre de ceux-ci qui se trouvaient dans le Palais du Bardo en disant que :

« Quand ils reviennent du Bardo, les maures ont l'habitude de dire qu'ils viennent de la chrétienté, car tous ceux qui y habitent, à l'exception de quelques espagnols sont des renégats ». (E. 199, f° 379v, 21 avril 1734).

Des fois, le mot andalous se réfère à l'Andalousie moderne comme dans le cas d'un renégat aventurier, marié pour la nième fois — avec une andalouse de Tunis, ce qui confirme la préférence qu'avaient les andalous à marier leurs filles avec des européens islamisés :

« Maintenant, il a une / femme / descendante des maures andalous, âgée de quinze ans. Ce renégat a dans les environs de cinquante ans mais de constitution robuste, il peut se marier encore autant de fois /dix-sept/...». (E. 197, f° 4 rv, 3 mars 1722).

Enfin, pour terminer cette série d'andalous ou assimilés, voici le récit d'un morisque échappé dernièrement d'Espagne — 1727 — probablement l'ancêtre d'une grande famille actuelle d'andalous tunisiens, les Lakhoua, et celui d'un tunisien — nous ne savons pas s'il était andalous — qui avait visité l'Espagne au début du XVIIIème siècle et établi des relations avec des personnages importants de la Cour madrilène :

« Un certain Moza la Joa a écrit à Cherif Castelli d'Esmirna. Il dit qu'il est descendant des Al Bancerrajes, originaire de Granada, chef de la tour de l'Azeituno et la porte de Taxalanza. Parce qu'il était morisque, il fut condamné à quatre ans d'exil par l'Inquisition de Granada. Il est parti avec ses frères et sœurs à Esmirna. De là, il espère venir vivre dans cette ville. Il y a environ quatre ans qu'il fut condamné ». (E. 199, f° 276 r, 26 juillet 1731).

« Je suis allé avec le Père Lector rendre visite au marabout (qui est comme aumônier) d'un ermitage qu'on appelle Sidi Mirez. Nous l'avons prié de demander au Bey de nous accorder la permission de fonder l'hôpital, séparé des bagnes. Il nous répondit qu'il le ferait. Il nous dit qu'il a été en Espagne et qu'il connaissait le Duc de l'Infantado, le Duc d'Osuna et d'autres. Il nous dit beaucoup de bien des espagnols. Il nous demanda du chocolat... ». (E. 196, pp. 491-492, 21 février 1722).

Ces contacts vivants de Francisco Ximénez avec les andalous tout au long de ses quinze années de séjour en Tunisie, constituent un précieux témoignage sur le rôle joué par les andalous dans la vie de la capitale. Mais il faut signaler que malgré la minutie du Trinitaire en notant les détails dans le journal — il n'y a que 20 jours, pendant ces 15 années, où il avoue qu'il n'a rien à signaler — il note seulement ce qui attire son attention. Le phénomène des andalous ou descendants des morisques attire son attention, seulement au début. Après et durant la période de construction de l'hôpital, il note seulement ses contacts avec les autorités tunisiennes et en particulier avec les personnalités andalouses. Une fois l'hôpital construit et déchargé de ce fardeau, la curiosité pour les andalous le reprend, mais uniquement pour ceux qui habitent la campagne tunisienne. Dans les dernières années de son séjour à Tunis, il n'y a presque rien sur les andalouses, probablement parce que rien n'attirait plus son attention sur un phénomène auquel il était déjà habitué avec sa vision tunisifiée de la réalité sociale qui l'entourait. C'est dans cette ambiance de curiosité pour le pays et pour les andalous qu'il entreprend ses travaux de traductions avec des andalous.

« Je suis en train de traduire une histoire arabe sur la conquête d'Africa ». (E198, f°116v, 10 Octobre 1724).

« Je suis en train de recopier l'histoire du royaume de Tunis, écrite par Mahamet Guacir, originaire andalous, natif de Tunis. Mahamet andalous me l'a traduite de l'arabe à la langue espagnole » (E 199, f°26r, 19 Juin 1727).

« J'ai acheté aujourd'hui un livre d'histoire en vers, composé par les maures qui furent expulsés d'Espagne. Il traite de la vie de leur faux Prophète Mohamed, de celle de son père Abdalla et de celle de son grand père Abdulmutalib ». (E197, f°133r, 4 Novembre 1722).

« Je suis allé au Bardo, donner à Soliman Busigaya, renégat espagnol, quelques inscriptions que j'ai trouvées dans ce royaume pour qu'il les remette à quelqu'un appelé Yusuf qui est en train d'écrire l'histoire de la Tunisie ». (E199, f°23v, 3 Juin 1727).

B - Andalous dans le territoire tunisien :

Si les rencontres de Francisco Ximénez avec les andalous de la capitale se reflètent dans son journal comme étant une simple expression de ses affaires en tant que fondateur puis directeur de l'hôpital pour les chrétiens, ses pages sur les villages de population descendant de morisques sont le fruit des voyages ou presque des expéditions à l'intérieur du pays. Elles sont beaucoup plus concentrées dans le temps. Il y a aussi une concentration des réflexions sur le phénomène andalous. C'est pour ceci que ces pages sont beaucoup plus importantes que celles qu'on a vues jusqu'à maintenant.

En effet, Francisco Ximénez effectue ces voyages par curiosité. Il est épris de savoir et, durant le voyage, il se désintéresse totalement des lourds problèmes de la vie de l'hôpital et de la capitale. Il prépare ses voyages avec minutie. Parfois il est accompagné d'un savant étranger tel que Peyssonnel qui est venu dans le pays en tant qu'érudit, intéressé par l'exotisme et désirant emmener en Europe le maximum d'informations. Il y a donc dans les pages de son journal des curiosités, des informations et des réflexions.

Pour le thème qui nous intéresse, Francisco Ximénez a deux affinités particulières. Le thème andalous l'intéresse en tant qu'espagnol ayant des facilités pour s'en informer car plusieurs andalous connaissent l'espagnol et peuvent communiquer directement avec lui, et parce que parfois il se fait accompagner dans son voyage d'un andalous, comme dans le voyage de l'automne 1724 à travers la région du Cap Bon. (E 198, f°124v). On a voulu montrer une grande affinité de Peyssonnel avec les andalous du Cap Bon, considérés comme proches des européens : l'explication la plus simple de ces pages précieuses du savant voyageur français sur les andalous, c'est qu'il était accompagné par Francisco Ximénez et par le guide andalous, qui l'informèrent très minutieusement et avec force détails sur le thème.

A cause de cet intérêt particulier de Ximénez envers les andalous, nous pouvons dire que le témoignage négatif peut devenir très important. Quand il ne mentionne pas la présence d'une population andalouse dans un village, c'est très probablement parce qu'il n'y en avait pas, bien que dans le cas curieux de l'Ariana, près de Tunis, dont il loue les jardins, il ne les mentionne pas comme andalous, malgré le témoignage d'autres historiens anciens et modernes (E198, f°192, 193). Nous pourrions nous demander ainsi sur Raf Raf, qu'il n'a peut être pas visité, alors qu'il mentionne le caractère andalous du village avoisinant de Meteline, comme nous verrons plus loin.

Malgré tout cela, nous devons tenir compte que l'objectif essentiel des voyages de Francisco Ximénez et l'objet principal de sa curiosité n'étaient pas les andalous, encore moins les caractéristiques physiques et humaines du territoire tunisien. Sa curiosité principale était les ruines et les inscriptions romaines, de même que celle des européens qui l'accompagnaient. Ceci est très visible dans son journal, ainsi que dans les autres œuvres, et Thevenaut l'a bien compris dans son étude. En plus de ce thème de culture classique, il est certain que c'est le thème andalous qui l'a le plus intéressé et sur lequel il nous informe le plus systématiquement.

Nous suivrons un ordre d'itinéraire un peu conventionnel, presque chronologique, en commençant par les territoires de l'ouest et le nord de Tunis et en continuant par les territoires de l'est, bien que ce soit dans ces derniers où sa pensée sur les andalous est plus mûre. C'est ici qu'il nous a laissé les pages les plus intéressantes.

1) Zône et Vallée de la Medjerda :

Juste quelques mois après son arrivée à Tunis, il désirait voyager à travers le pays. Une remarque dans son journal est particulièrement révélatrice : bien qu'il s'agisse d'un village andalous sur les rives du fleuve Medjerda, ce sont les restes romains qui l'attirent :

« On dit qu'à Tebourba, un village à un peu plus de deux lieues de Tunis, il y avait un amphithéâtre ou un Colisée, où ont été tués quelques martyrs jetés aux bêtes féroces, qui figurent dans le martyrologe ; cet amphithéâtre a été détruit et on a construit à la place un château et d'autres forteresses » (E 196, f°30, 21 Juillet 1720).

Mais le premier voyage qu'il réalise, c'est au nord du fleuve Medjerda dans la ville et le port de Bizerte de laquelle il nous dit, en septembre de la même année:

« Dans ce pays, il y a beaucoup de jardins avec des variétés d'arbres fruitiers et des vergers. Ils ont des vignes, des oliviers ; ils sèment du blé, de l'orge, du coton, du maïs et d'autres semences. On ne voit pas du tout de la seigle dans ces terres. On dit que les vignes et les oliviers ont été plantés par les maures andalous lorsqu'ils vinrent d'Espagne, et il faut dire qu'ils ont la même forme de celle des vignes et des oliviers d'Andalousie. Plusieurs espèces d'olives sont les mêmes que celles de Séville. Dans le reste de l'Africa et la Berbérie, les champs ne sont pas aussi cultivés que dans cette région, grâce aux maures qui vinrent d'Espagne, lesquels ont gardé jusqu'aujourd'hui la langue espagnole, mais les vieux ont une meilleure prononciation que les jeunes ». (E 196, f°144, 17 septembre 1720).

Cette citation du voyage à Bizerte est très importante, car elle nous donne une idée sur la façon dont vont être jugées presque toutes les régions rurales tunisiennes de population andalouse : développement exceptionnel de l'agriculture, surtout celle d'irrigation, conservation de la langue et de la culture espagnole. En 1726, il fera un autre voyage dans la même région. Il décrira les villes et les champs avec beaucoup plus de détails et seulement quelques petites phrases soulignant que cela est dû aux andalous, que ce soit à Bizerte, à Qalaat-Al-Andalus, à Al-Alia, à Ghar el Melh, ou à Meteline.

« */Bizerte/* Cette ville est habitée par des turcs, des maures ou andalous et des bédouins. Les andalous sont environ cent familles ; autant de turcs et des gens de couleur, et le reste des bédouins ». (E198, f°238, 17 Mars 1726).

« Nous sommes entrés ensuite dans la vaste plaine d'Utique qui commence près de Tebourba et finit à Portofarina. Elle est traversée par le fleuve de la Medjerda. A quatre lieues de Tunis, nous traversons la Alcantara qui est un pont sur ce fleuve, construit par Yusuf Dey en l'an... Les arcs sont mal construits. Les artisans de cette construction étaient les morisques andalous qui furent expulsés d'Espagne en 1610 ». (E198, f°236rv, 17 Mars 1726).

« Nous sortons de Bizerte... et nous entrons à El Alua, c'est un endroit habité par des andalous et quelques maures qui l'appellent El Alia, ce qui veut dire la haute, car elle est construite sur une petite montagne. Elle fut édifée par les maures andalous qui furent expulsés d'Espagne en 1613, sur les ruines de l'ancienne Cotuza, comme l'indique une in-

scription qu'on voit sur un moulin à farine... Ce village se compose d'environ 250 maisons d'agriculteurs, construites à la manière morisque. Et les andalous ne permettent pas aux turcs, renégats et aux gens de couleur d'y habiter ». (E198, f°242v, 25 Mars 1726).

«/Gar el Melh/ Les andalous peuplèrent ce village vers les années 1660. Murad Bey donna l'accord pour la fondation d'un château...» (E198, f°243v, 26 Mars 1726).

« A travers les montagnes, on voit Metlin, construit par les maures andalous sur des anciennes ruines; il est habité par ceux-ci et par quelques arabes. Il aurait dans les 200 maisons... » (E198, f°245r, 26 Mars 1726).

Si nous passons de cette région à celle de la haute vallée de la Medjerda, les informations sur les andalous deviennent beaucoup plus importantes. Déjà, en février 1724, un andalous de Medjez el Bab est venu voir Ximénez ; on en a déjà parlé. En juillet de la même année, le trinitaire espagnol entreprend un voyage à l'intérieur du pays, accompagné entre autres par le français Peyssonnel. Bien que Ximénez s'intéresse plus que le français aux andalous, les textes des deux narrations sont parallèles. Nous verrons les textes se référant aux andalous tout au long de son itinéraire : Zaghouan, Tebourba, Medjez el Bab, Sloughia, Grish el Oued et enfin Testour, le principal centre rural des andalous en territoire tunisien :

«... Zaghouan... est l'ancienne... sur ses ruines. Elle fut reconstruite par les maures andalous expulsés d'Espagne sur ordre de Philippe III vers les années 1611, et ils la baptisèrent Zaghouan au nom d'un endroit qui se trouve près de Tunis... Un pays très agréable et délectable ; il compte dans les mille habitants... Il n'est pas seulement habité par les maures andalous qui le reconstruisirent, mais aussi par plusieurs arabes qui pour la beauté du site... Dès que nous sommes arrivés à cette ville, son Cheikh ou gouverneur nous rendit visite / en marge : Mahamet Sader Andalous / de courtoisie. Il nous envoya à manger pendant tout le temps qu'on est resté là-bas et la même chose pour les chevaux, sans qu'il nous laisse dépenser quoi que ce soit... Cet endroit / la source de la montagne / était plein de maures vieux et jeunes, en train de s'amuser, lors d'une fête célébrée par le fils du Cheikh, avec quelques instruments en jouant une musique bien mauvaise ». (E198, f°69rv, 70r, 11 Juillet 1724).

Après Zaghouan, ils vont à Tebourba, où en plus des ruines romaines, c'est la population andalouse qui attire son attention :

« Nous sommes entrés à Tebourba ; on nous a logés dans un fondouk, qui est une sorte d'hôtel pour les étrangers. Le Cheikh nous envoya le repas et nous dit de demander ce qu'il nous faut. Cette localité est entourée de murailles légères et habitée en grande partie par des maures andalous expulsés d'Espagne, qui la réédifièrent vers les années 1611 sur les ruines qu'il y avait. Nous avons rencontré quelques gens qui conservent encore la langue espagnole... Leurs maisons sont construites à la manière espagnole, avec toit. J'avais l'impression que j'étais dans un village d'Espagne... Elle compte près de 800 habitants, la plupart des andalous, et le reste des arabes qui se sont introduits chez eux, ce qui fait que plusieurs andalous ont perdu la langue espagnole. Juste après leur arrivée d'Espagne, ils avaient des écoles en notre langue. On leur disait pour les insulter qu'ils n'étaient pas de vrais maures et le Bey leur retira les livres et les écoles et depuis, ils oublièrent petit à petit la langue espa-

gnole et apprirent l'arabe. Tous les vendredis ils ont un marché ouvert ; on y court, pour acheter et vendre, des douars et villages avoisinants. Et en quelque sorte, ils sont gouvernés à la manière espagnole...».

Il a été frappé aussi par les vergers et les oliviers. L'information sur la fondation d'écoles, en espagnol, avec des livres, est particulièrement curieuse (E198, f°75rv, 13 Juillet 1724).

Suivant le cours du fleuve Medjerda, les voyageurs passent par Medjez el Bab, Sloughia el Grish et Oued :

«...Un village qu'on appelle el Bebo et plus savamment Bassi el Bab situé au bord du fleuve... C'est un village reconstruit par les andalous... Il compte 300 maisons construites avec toit à la manière espagnole... Après, avec les ruines de celles-ci, ils ont construit un autre pont plus petit pour traverser le fleuve...

« Nous avons à la main gauche un petit village appelé La Seluquia, andalous aussi... ». (E198, f°82v-83r, 20 Juillet 1724).

Nous avons pris la route vers l'Est, et nous sommes arrivés à un village appelé La Seluquia à une lieue de Textor. Je ne sais pas si c'est l'ancienne Bisica Lucana ou une autre ville. Ce village fut réédifié par les maures andalous quand ils arrivèrent d'Espagne. Au temps du Bey Serife, ce village s'est dépeuplé, car, pour que les algériens qui étaient en guerre contre lui, ne trouvent personne pour leur donner à manger, le Bey ordonna qu'on quitte tous les villages et qu'on vienne s'installer à Tunis. Certains s'exécutèrent, d'autres ont refusé et ils ont bien fait. C'est à cause de cela que plusieurs maisons sont tombées et la même chose à el Bebo. A présent, ils sont en train d'en reconstruire quelques-unes ; il y a près de cinquante habitants et quelques mosquées... ». (E198, f°100rv, 27 Juillet 1724).

Ce texte nous apporte une nouvelle information sur les causes de la disparition de la population andalouse de l'intérieur du pays et son intégration progressive dans la vie de la capitale.

« Nous sommes arrivés à un village appelé Grassi Guat ou le village des catalans parce que c'est eux qui l'habitent, descendants de cette nation qui furent expulsés d'Espagne par Philippe III. Il compte près de 50 familles ; quelques maisons sont en ruines parce que leurs occupants sont allés vivre ailleurs... et les maisons sont avec toit et construites à la manière espagnole ». (E198, f°82v, 20 Juillet 1724).

« Nous sommes arrivés au village des catalans qu'on appelle Gressi Luat ; il compte près de cent habitants, plusieurs maisons inhabitées et tombées car elles ont été délaissées quand le Cherif ordonna aux habitants de se retirer à Tunis. Ce village est habité par des maures descendants des catalans qui furent expulsés d'Espagne au temps de Philippe III ». (E198, f°106r, 29 Juillet 1724).

Mais c'est à Testour, la capitale régionale des andalous où l'information est la plus abondante :

« Le Jeudi 20 au soir, je me suis décidé à faire un autre voyage à Testour. Je suis parti vers ce village deux heures après la tombée de la nuit dans

un chariot ; j'étais accompagné par Dragmen, un gardien et Pedro Lopez Mexias... et nous sommes arrivés à Testour une heure après la tombée de la nuit. Le Cheikh ou gouverneur appelé Achi Amet Eriza nous reçut bénévolement et nous fit loger dans une petite maison sur la place, en nous envoyant le dîner et de l'orge pour les mulets. Ensuite nous sommes allés rendre une visite de courtoisie à quelques maures andalous, et ainsi se passa la journée du 21 juillet... Ce village est situé dans une plaine à côté du fleuve Medjerda. Il fut fondé, par les maures andalous venus d'Espagne, sur les ruines d'un autre village plus ancien dont j'ignore le nom. Il s'appelle Textor qui veut dire en langue arabe Licence (autorisation) (?) ; je ne sais pas si les andalous lui donnèrent ce nom à cause de la permission (?) qu'ils ont obtenue pour fonder ce village. Ils voulaient imiter Granada dans leur fondation ; il y a un quartier qu'ils appellent Alhambra et d'autres noms, comme à Granada...

La place, carrée, se trouve au milieu du village, où les maures, qui la fondèrent, avaient des fêtes de taureaux à l'espagnole. Il compte dans les 800 maisons, toutes avec toits et des patios, ayant les mêmes formes qu'en Espagne. Quelques unes d'entre elles ont des balcons et des fenêtres suivant le style morisque. Il y a six Djemaâs ou mosquées, neuf marabouts, une zaouïa. Ils n'ont pas de fontaine.... Le pouvoir est entre les mains des maures andalous. Ils ont un cheikh que les maures mêmes appellent en espagnol « gobernador », deux conseillers et un alguazil, à la manière espagnole. Plusieurs parmi ces maures andalous sont des tagarins et aragonais, mais de nombreux arabes sont venus par la suite vivre avec eux, et déjà dans l'état actuel des choses, les familles espagnoles et arabes se sont mélangées entre elles par l'intermédiaire des mariages. C'est pour cela que leurs fils perdent progressivement la langue espagnole. Il n'y a que les maures vieux qui la parlent bien et couramment. Tous les soirs, quand j'étais dans ce village, les messieurs de la justice m'appelaient et me faisaient asseoir dans la rue, pour prendre l'air frais, sur une natte qu'ils mettaient par terre avec une sorte de matelas, Et ainsi nous parlions longuement en espagnol. Ils se rappelaient plusieurs romances des anciens maures de Calahinos, des Infants de Lara, des Maures de Granada et autres. Ils disaient des choses et des choses qui sont les mêmes que les espagnols ont l'habitude de traiter dans leurs conversations, de sorte que j'avais l'impression d'être dans un village d'Espagne. Parce qu'ils appellent gouverneur, alguazil, et conseiller comme cela se fait en Espagne. Ils ont de beaux vergers dans les environs, de beaux fruits comme les poires, prunes, coings, grenades, pêches, abricots, raisins et d'autres, de bons melons et figues qui sont maintenant les plus abondants. On voit le fleuve une vallée fertile, entourée de toutes parts par des montagnes qui atteignent le village au milieu...

Je suis allé ce matin à une grande ville ancienne, que les maures appellent Tanica, accompagné par le cheikh et d'autres maures andalous de Textor... elle est à un pu plus d'une lieue de Textor... Tous les maures qui m'accompagnaient me disent qu'ils ont connu ce magnifique temple en bon état, mais les bédouins l'ont ruiné pour en extraire le plomb avec du feu....

Nous avons pris la route vers l'Est et nous sommes arrivés à un village appelé La Seluquia... Le soir, nous sommes partis de ce village pour aller dormir à Textor, dans la même maison où l'on avait été antérieurement». (E198, f°82r-100r, 20-27 Juillet 1720).

Cette description de Testour, de laquelle on retient quelques données peu connues jusqu'à maintenant, comme celle de la fête des taureaux ou l'état linguistique de leurs conversations rappelant à Ximénez son village natal d'Esquivias (Tolède), contraste avec la brièveté de ses informations sur les régions voisines, sans andalous, qu'il visite continuellement : « ... les arabes n'ont pas sù reconstruire... » (E198, f°91v) et « ... les habitants ne savent pas comment utiliser dans leurs maisons la grande quantité de pierres qui leur reste ... » (E198, f°92r).

Une fois de retour à Tunis, le cheikh de Testour lui rendra visite :

« Le cheikh de Textor est venu et il m'a dit qu'ils ont trouvé à Tignica une statue très belle avec une couronne » (E. 198, f° 116 r, 6 septembre 1724).

Pour terminer avec les descriptions des villages andalous de la région de la Medjerda, il faut rappeler le texte cité plus haut sur le Batan, propriété de Cherife Castelli et centre important dans le processus de préparation de la chechia ou bonnet rouge tunisien.

2. - Région du Cap Bon :

On a déjà vu que le premier contact de Francisco Ximénez avec les andalous de cette région eut lieu en 1722 avec Mahamet Corral, originaire de Soliman. Mais en octobre 1724, il effectue un voyage avec Peyssonnel et il n'est pas étonnant que la description des andalous de Soliman par le savant français corresponde à celle du religieux espagnol. Ce n'est pas par coïncidence que tous les deux se réfèrent au même texte manuscrit en castillan, écrit à Tunis au XVIIème siècle, lequel texte correspond au manuscrit de la Real Academia de la Historia, étudié par Oliver Asin. C'est pourquoi je pense qu'il faut considérer Soliman et ses andalous qui connaissaient l'espagnol, comme un facteur très important dans les connaissances de Ximénez des manuscrits castillans ou des traductions de l'arabe à l'espagnol qu'il fit faire par des morisques descendants de la Roda de la Mancha, comme Mahamet Corral.

Voici le texte sur Soliman, fondamental pour connaître les andalous tunisiens et leur rôle dans la société du pays. Ce texte est le fruit de la réflexion de Francisco Ximénez sur le thème après ses voyages à travers la vallée de la Medjerda trois mois avant, et de ses conversations avec Peyssonnel, à qui il dût servir d'interprète auprès des andalous :

« J'ai rendu visite au Khaznadar qui me donna une lettre pour le cheikh de Soliman où j'ai décidé d'aller un autre jour pour voir ce village et les sites avoisinants. Nous sommes arrivés à Soliman à deux heures de l'après-midi. J'ai donné au cheikh la lettre que m'avait remise le Khaznadar et il nous fit loger dans une maison honnête... neuf cents maisons... moyennes, quelques unes ont des toits à la manière espagnole, et le reste avec des toits suivant l'usage à Tunis. Chacune possède un patio carrelé en dallage et un puits...

... une petite place ... et là-bas, il y a un café où vont les maures pour se divertir car ils n'ont pas d'autres divertissements ; on y prend du café, on fume et on joue de quelques instruments. Ce village fut reconstruit sur les ruines d'un autre village ancien, qui correspond à Cassula des anciens, par les maures andalous expulsés d'Espagne sur ordre de Philippe III en 1610. Actuellement il est habité par 300 familles de maures andalous et tagarins et 600 de bédouins. Le pouvoir judiciaire est précisément entre les mains des andalous ; il est réduit à un gouverneur ou

cheikh, trois jurés et trois alguazils. Le premier est élu par suffrage de tous les maures descendants de la nation espagnole, et si les gens ne réclament pas un autre par la suite, son mandat est perpétuel. Les jurés sont élus chaque année par dix ou douze personnes dont les principales sont des maures espagnols et de même pour les alguazils...

Depuis qu'ils ont fondé ce village, ils s'arrangèrent avec Uzman Dey pour être exempts d'impôts, sauf le dixième sur les fruits, et pendant quelques années dans cette région, ils paient quelque chose sur les boutiques et les lieux publics de vente. Les arabes qui vivent là-bas paient la Gharama au Bey ; pour la recouvrer, le pouvoir andalous n'avait pas à intervenir, mais c'est un ministre que désigne le Bey et qui n'a pas d'autre autorité que le recouvrement de ces impôts car ce sont tous des sujets de la justice andalouse.

Les maures andalous sont différents des arabes ou des bédouins, pour la couleur de la peau, les perfections du corps, le comportement et les traditions. Les andalous sont plus blancs, mieux formés et gros, en tous points semblables aux espagnols, plus curieux et mieux vêtus, coutumes qu'ils ont amenées d'Espagne. Ecoutez ce que dit un auteur maure anonyme dans un livre en langue espagnole :

« Après notre retour en terre d'islam, on donnait une grande importance à la simplicité. Mais Lucifer, appétit, monde et vanité ne laissèrent pas de place à tant de bien et les gens se plaisaient à montrer leur élégance et leurs richesses, qui n'existaient pas quand on est arrivé. Aujourd'hui, ils sont dans un si haut état qu'ils peuvent se comparer aux plus grands, en particulier pour les parures des femmes, puisque chacune porte autant d'or qu'on ne voit seulement que dans les boutiques les plus riches. Et il est de coutume que les plus démunies se parent avec des choses que les reines de cette terre ne portaient pas avant notre arrivée ». Jusqu'ici l'auteur en question.

Ces maures sont plus civilisés et plus courtois que les arabes ; leur nourriture est à la manière espagnole avec peu de différences. Pendant que j'étais dans ce village, on avait célébré les noces des gens andalous. Ils font la fête pendant trois jours avec des instruments avant la célébration du mariage chez le mari. Le dernier jour, tous les gens de cette nation vont chez la mariée pour l'emmener chez le mari, avec des bougies allumées et un chant qu'ils ont l'habitude de chanter en chemin, différent de celui des arabes. Et à part les cérémonies religieuses communes aux uns et aux autres ils ont une habitude, qu'on retrouve dans quelques villages d'Espagne, qui consiste à ce que tous les hommes de cette nation, mariés ou célibataires offrent des cadeaux ou de l'argent au mari, alors que les dames et demoiselles font de même avec la mariée, ce qui constitue pour les deux nouveaux mariés une bonne fortune pour pouvoir commencer leur vie et s'ingénier à trouver quelque chose. Et à leur tour, ils leur offriront des choses de la même valeur lorsqu'ils se marieront. Ils font de grosses dépenses lors de ces mariages, car tous les gens de cette nation, invités, assistent à la cérémonie, et à cause de la dot et des cadeaux que se font les parents les uns aux autres de sorte qu'il arrive au mari de dépenser dans les cinq à six cents pesos.

Ces maures andalous sont plus doués que les arabes dans la culture de la terre comme on le constate dans les jardins, les vergers, les oliviers et les vignes qu'ils possèdent aux alentours du village ; ils sont tous

bien labourés à l'aide de mulets, chevaux et bœufs. Ils emploient les chariots comme en Espagne. Les oliviers et les vignes sont plantés dans un ordre géométrique, en ligne et dans un bon ordre pour pouvoir bien les cultiver.

L'eau des puits, car il n'y a ni fontaine, ni fleuve, est très bonne et appétissante, d'après moi. Ils ont mille pesos qu'ont laissés quelques riches andalous pour en faire aumône aux pauvres. Ils sont répartis avec justice aux veuves, orphelins, pauvres, mendiants et vieux handicapés. Pour les enterrements ils sont peu différents des autres maures.

Du village ancien, il reste seulement un édifice de pierre simple qui semble avoir été un grand temple et qui sert aujourd'hui de mosquée pour les maures... A côté de la mosquée principale des andalous, on voit deux pierres... » (E. 198, f° 117 v - 119 v, 22 octobre 1724).

Grombalia est un autre village andalous dans la région du Cap Bon très connu pendant le XVII^{ème} siècle pour être une féodalité du cheikh des andalous Mustapha de Cardenas. Durant son premier voyage, Ximénez part de Soliman pour visiter Grombalia ; par la suite, il y retournera à deux reprises :

« Nous sommes partis d'ici vers Grombalia où nous avons passé la nuit. Grombalia est un village de 30 maisons environ, habitées par des maures arabes ; j'ai rencontré seulement une vieille femme qui me parla en langue espagnole et me dit que ses parents sont venus d'Espagne tandis qu'elle était née ici sur cette terre.

La maison principale est celle de Mahamet Bey, qui fut construite par le cheikh Mustapha, un maure riche, de ceux qui vinrent d'Espagne. Celui-ci planta ici une oliveraie qui compte près de 30 mille pieds d'oliviers, et des amandiers entre eux. Il fit venir l'eau des montagnes voisines. Il avait plus de 300 esclaves noirs et chrétiens. Il planta des vignes et d'autres propriétés rurales. La maison a deux jardins et de très belles fontaines avec un étang d'eau.

Ce maure était tellement puissant que les Beys de Tunis, par jalousie, tentèrent de le faire tuer. En le sachant, il partit pour Constantinople où il fut reçu avec des honneurs. Il passa un certain temps au Caire puis vint à Bône, où il planta des oliviers et des vignes comme il l'avait fait à Grombalia, jusqu'à sa mort ». (E. 198, f° 120 v, 29 octobre 1724).

Il y a plusieurs villages andalous entre Soliman et Grombalia. Ximénez les mentionne mais sans parler du caractère andalous de la population. Il faut noter que plusieurs peuplades étaient en ruines. Deux ans plus tard, il fera un autre voyage à travers la région et il mentionnera ces villages andalous ainsi que Grombalia.

« Je suis allé au Bardo, j'ai vu le Khaznadar et Mahamet Bey qui me donnèrent chacun une lettre pour aller à Grombalia et Nabeul afin que personne ne me cause d'ennuis durant le voyage ». (E. 198, f° 276 r, 20 septembre 1726). « ... Nous sommes arrivés en début d'après-midi à Grombalia, village construit par Mustapha de Cardenas andalous, nous fumes logés dans la maison qu'il construisit et qui est maintenant propriété de Mahamet Bey. Cette maison possède deux jardins et deux puits. Il planta lui-même un oliveraie de 18.000 pieds et 12.000 amandiers, des vignes, des arbres fruitiers et un pressoir d'huile ; celui-ci a disparu. Le village compte 30 maisons et une mosquée... Ce sont des maures andalous qui habitent ici avec un cheikh de leur nation et des bédouins. Parmi eux il y a quelques uns de la famille Huerfala, qui habite aussi

dans d'autres endroits. » (E. 198, f° 277 r, 22 septembre 1726).

« Voyage dans la Péninsule du Cap Bon : ...

... à deux lieues, nous avons traversé le pont du fleuve de Miliana, qui est le Catada de Ptholomeo, qui part des montagnes de Zaghouan et débouche près de Radès qui est un petit village fondé par les romains, près duquel nous étions passés. Ce pont semble être une œuvre moderne, construit par les maures andalous expulsés d'Espagne, avec des pierres qui pourraient bien être celles des ruines de Radès, car sur l'une d'elles on a découvert ces lettres : P. S. X. » (E. 198, f° 276 v, 22 septembre 1726).

« A la main droite, il y a Nianou qui est un village de maures andalous et à gauche, il y a El Join, El Turki et la Ichidada, habités aussi par des andalous. Nous sommes entrés à Belli qui a été fondé et habité par des maures andalous sur les ruines d'une ville ancienne...

Ce village se trouve dans la même plaine que Soliman... Il compte 300 maisons, habitées par des maures andalous et des bédouins, une mosquée et quelques marabouts. » (E. 198, f° 277 rv, 23 septembre 1726).

L'année suivante Ximénez mentionne Grombalia à deux reprises :

« Mahamet Bey est venu hier après avoir quitté le camp de son frère le Bey Grand Ahsén Ben Aly, pour aller à la chasse à la Grombalia où il possède un palais et une ferme ». (E. 199, f° 5 v, 14 janvier 1727).

« Voyage à Esfaks...

Nous sommes passés par Grombalia, village andalous où il y a un palais, aujourd'hui propriété de Mahamet Bey, mais qui fut fondé par Mustapha de Cardenas, maure andalous de ceux qui furent expulsés d'Espagne ». (E. 199, f° 43 rv, 17 octobre 1727).

Comme synthèse de la contribution, déjà connue de Ximénez, à la documentation sur les descendants de morisques à Tunis au XVII^{ème} siècle, le mieux serait de reproduire la propre synthèse de Francisco Ximénez dans sa « Colonie Trinitaire de Tunis » qui se veut être un résumé de tout ce qu'il avait écrit et qui reste encore en manuscrit.

En présentant la géographie du pays, il mentionne le fleuve « Macherda ou Majerda » ainsi que les villages qu'il traverse. Il note que « des fois, il est si fort et si rapide que les voyageurs ne peuvent le guéer, et ils se voient obligés de faire des détours pour chercher les ponts, qui pour la plupart, sont construits par les morisques andalous » (éd. I. Bauer, parag. 7, p. 15). En parlant des villes du pays, il termine le paragraphe en disant : « Les morisques expulsés d'Espagne par Philippe III, ennoblirent ce royaume en construisant plus de vingt villages, les plus grands sont Testour, Soliman, Tebourba et Mateur ; ils agrandirent d'autres villes et villages qui existaient déjà (paragr. 17, p. 17). En décrivant les quartiers de Tunis, il signale, comme on l'a déjà vu que le faubourg de Toroncha et celui de Bab Souika ont été construits par les « morisques andalous » (paragraphe 32, p. 21). Il mentionne aussi que dans la capitale il y a plusieurs fabricants de toiles en soie, coton, lin, et laine et des meilleurs bonnets rouges ; la majorité de ces manufactures ont été apportées par les morisques espagnols d'Espagne » (parag. 61, p. 27). Un peu plus loin, il explicite, le rôle joué par les andalous dans la fabrication de la chéchia : « Une des choses essentielles qui les font apprécier dans ce royaume de Tunis est le trafic et le commerce. Ceci consistent spécialement en tout ce qui sert pour la fabrication des bonnets rouges, que les turcs et les maures portent sous leurs turbans. La qualité est très bonne

et très estimée, de sorte que les bonnets sont répandus dans toute la Berbérie et le Levant. Avant, les morisques d'Espagne les fabriquaient à Tolède et ailleurs, et quand les Trinitaires passaient par l'Africa, ils en portaient une quantité avec eux pour les troquer contre des captifs. Après l'expulsion des morisques, cette industrie a disparu d'Espagne, et ils l'emmenèrent avec eux à Tunis et en Berbérie. » (parag. 134, p. 40).

En étudiant la population du pays, il les classifie : « Les maures habitants de ce royaume de Tunis appartiennent à cinq catégories: Cherifs, Baldis, Andalous, Arabes et Bédouins » (parag. 156. p. 45). « Les andalous sont les morisques qui furent expulsés d'Espagne par un édit de Philippe III le 18 janvier 1610. Plus de cent mille personnes de tout sexe et tout âge en sont partis. Les uns s'établirent aux alentours de Constantinople. Plus de cent cinquante familles passèrent en France et s'installèrent au Languedoc et en Provence. D'autres passèrent à Salé, Tétuan, Alger et à d'autres régions de Berbérie. A Tunis, ils furent reçus par Uthman Dey qui, pour encourager les chrétiens à les amener, supprima les cent écüs qu'on payait d'habitude pour chaque navire qui arrive à son port. Il exempta ces morisques des impôts, leur concéda des régions pour construire de nouveaux villages, leur donna des fusils pour se défendre, du blé et de l'orge pour semer, nomma un cheikh de leur propre nation pour les gouverner et les dispensa de la juridiction des caïds. A Tunis ils habitèrent dans une rue qui s'appelle jusqu'aujourd'hui Zacaat el Andaci. Ils peuplèrent ensuite le faubourg appelé Toroncha. Ils construisirent ces villages : Soliman, el Aga que les bédouins appellent Belli, le nouveau village que les arabes appellent Ychidida, La Higuera qu'on appelle el Juin, El Turco, la Gurumbalia, El Cado que les arabes appellent Niano, El Zaguan, la Alia, Metelin, Puertofarine, Taborba, les catalans appelé Gressiluat, El Bebo appelé Bassi el Bab, la Seluquia, Testor et Gudezar. Ils fondèrent aussi Tubieumoc, Biten et d'autres villages qui sont dépeuplés lors d'une épidémie, et ils agrandirent Rasis bel et Bizerte. On les appelle en général Andalous parce que la plupart sont venus d'Andalousie, mais entre eux ils se distinguent suivant les provinces espagnoles d'origine. Il y a des Catalans originaires de Catalogne, Tagarins du territoire de Tarragona et sous cette même appellation sont compris tous les aragonais et les castillans. Tous les autres sont compris sous l'appellation d'Andalous ». (parag. 159, pp. 45-46). Ces étymologies sont bien sûr très fantaisistes. et la transcription des noms par l'éditeur de 1934, très mauvaise. On sait aussi qu'il y a des andalous de la haute classe des cherifs « Ils entendent par Cherifs, les descendants de Mohamed et c'est la même chose en Espagne, suivant le nom ; citons les Abencerrajes ; il y a quelques descendants de ceux-ci à Tunis qui vinrent au moment de l'expulsion des morisques » (parag. 157, p.45).

Il décrit continuellement quelques traits de la race andalouse : « Après que les maures andalous vinrent d'Espagne, ils délaissèrent l'ancienne mode espagnole de s'habiller et s'accomodèrent à la manière turque ou à celle adoptée par les personnages importants de la ville. Comme ils portaient d'Espagne de grandes fortunes, ils introduisirent dans ce royaume plusieurs vanités qui n'existaient pas avant. Un auteur anonyme de ceux qui vinrent d'Espagne a écrit dans un livre que j'ai sous la main au moment d'écrire ceci. Il dit : cela avait une grande importance / le reste, c'est la citation qu'on a déjà vue dans le journal cité plus haut, en parlant du village de Soliman /. Cette vanité persiste encore chez eux. Et, bien que les personnes pauvres s'habillent de tissu bon marché, ils utilisent des façons employées par les principaux grands citadins » (parag. 104, p. 47). En parlant de la nourriture chez les diverses classes sociales, il note que « les andalous préparent la olla à

l'espagnole et ils ne font presque pas d'autres repas ». (parafi. 167, p. 47) Il décrit ainsi les traits physiques des tunisiens. « Les Cherifs, Baldis et maures citadins sont bruns, les Andalous sont de teint plus clair et mieux faits » (parag. 168, p. 48). Les maures andalous sont souvent plus civilisés et plus courtois que les autres habitants. Ils sont orgueilleux, sévères, graves, aiment bien la gloire, discrets, endurants, charitables, travailleurs, en un mot ils ont beaucoup de bonnes habitudes espagnoles. Quelques uns conservent la langue espagnole. Ils emploient les chariots et les charrettes. Il n'y a qu'eux pour faire les fromages et ils travaillent dans d'autres manufactures que leurs ancêtres ont amenées d'Espagne. Ceux qui habitent dans des villages hors de Tunis sont généralement des agriculteurs et la plupart de leurs maisons sont construites à la manière espagnole ». (parag. 173, pp. 48-49).

La deuxième partie du livre est consacrée à la fondation de l'hôpital et aux aspects tunisiens de l'activité de l'Ordre Trinitaire. Entre « autres religieux trinitaires qui ont exercé à Tunis l'hospitalisation et les soins », il raconte le cas d'un captif « Vénérable Père Fray Martin Patalin fils de notre monastère... de la ville de Palma » : Durant sa captivité, il entendit un jour les morisques expulsés d'Espagne blasphémer sur notre religion catholique ; ne pouvant supporter un tel outrage et un tel affront, il commença à contredire la fausse religion de Mohamed. Les morisques se sont fâchés, et pour se venger de lui, ils l'achetèrent à son patron en lui donnant le prix de son rachat. Il l'insultèrent, lui donnèrent des coups de fouet, des coups de pied et des giffles. Et après l'avoir torturé par des moyens cruels, ils décidèrent de le clouer vif sur un bois, mais par miracle du ciel, il fut libéré de leurs mains et retourna à son patron. Ceci eut lieu en 1613 ; les morisques venaient juste d'arriver d'Espagne et à cause de leur expulsion, ils étaient indignés envers ceux qui professaient la religion catholique » (parag. 583, p. 153) On connaît d'autres cas de disputes semblables, entre ecclésiastiques et morisques.

Enfin, nous voyons de nouveau la protection qu'il eut de la part des andalous éminents qui ont été déjà présentés, Mahmud Khaznadar et Cherif Castelli ; sans leur aide, Francisco Ximénez n'aurait probablement pas pu réaliser l'objectif de son voyage et séjour à Tunis. Cette aide ne fut pas désintéressée comme le confie le Trinitaire espagnol : « A la fin, avec quelques cadeaux que nous avons faits aux principaux ministres du Bey... ce que nous n'avons pu obtenir pendant deux ans malgré les sollicitations répétées, nous l'avons atteint maintenant grâce aux cadeaux. Ils ouvrirent le chemin à notre projet lequel chemin était fermé devant toutes les demandes ». (parag. 671, p. 175).

Il ne suffisait pas d'obtenir l'accord des autorités tunisiennes mais il fallait défendre l'œuvre contre tous genres d'adversaires : « Quelques maures parmi ceux qui habitent à côté du lieu de la fondation sont allés au Palais du Bardo avec l'intention d'insister auprès du Bey pour qu'il ordonne de la démolir... Dieu a voulu que je rencontre en premier lieu Mohamed Khaznadar (qui veut dire trésorier), premier ministre du Bey, maure andalous, qui dès le début tenait beaucoup à cette fondation ; il les apaisa avec des arguments efficaces, leur faisant comprendre le bénéfice qui s'en suivrait pour toute la ville. N'importe qui, turc ou maure (leur dit-il) ayant un captif malade, pourrait l'envoyer à l'hôpital où il sera soigné et, assisté sans aucun frais pour son patron. Et si par malheur ils les laissent à la maison sans les faire soigner, ils mourraient facilement et leurs patrons perdraient les intérêts des rachats. Et dans le cas où ils voudraient les faire soigner à la maison, il leur faudrait quelqu'un pour s'en occuper, payer le médecin et les médicaments ; c'est pour cela que les Pères Trinitaires espagnols faisaient cette œuvre charitable sans rien demander aux patrons des captifs. Ayant écouté cela

ainsi que d'autres arguments semblables, ils l'acceptèrent, ou peut-être pour ne pas contredire ce premier ministre qui était très estimé par le Bey ou encore parce que la Sainte Trinité en a voulu ainsi... » (parag. 694, p. 180). Ce paragraphe nous donne la profonde raison politique de la protection accordée à l'hôpital par le ministre andalous.

Dans d'autres occasions, le Khaznadar a eu à défendre l'hôpital avec toute son intelligence : « La consécration qu'on a faite dans le nouvel hôpital la veille de San Juan Bautista et les messes qu'on y a célébrées le jour suivant ont provoqué parmi les maures de Tunis une grande rumeur qui arriva jusqu'au Bey, lequel se facha gravement contre moi et le Père Serrano.

Malgré cela, Mohamed Khaznadar, son premier ministre dont j'ai déjà parlé, apaisa sa colère avec des belles paroles et convint avec lui, par diplomatie, de ne pas nous convoquer en sa présence, car si les maures nous voyaient y aller pour ce motif là, leur colère montrerait davantage pour réclamer la destruction de l'hôpital. Ainsi le Khaznadar nous envoya dire par l'intermédiaire de Monsieur Andrea Villier..., qu'il savait partisan de la fondation, que si nous voulions conserver l'hôpital, nous devrions observer ses avertissements. Ceux-ci consistent à défaire l'autel et enlever toutes les images qui s'y trouvent ainsi que dans l'infirmerie, de suspendre la célébration de la messe jusqu'à l'arrivée des malades, de placer tout d'abord quelques lits et y recevoir des malades, et après, à l'aube ou avant, en toute discrétion et sans qu'aucun maure ne puisse le remarquer, nous célébrerions la messe et défaire de nouveau l'autel, ou mettre des portes qui le couvrent pour que cela paraisse quelque chose de très différent. Après avoir écouté attentivement tous ces conseils, je les mis en exécution... Il demanda aussi qu'on envoie Don Francisco Martinez, prêtre captif, au bague de Santa Cruz, le Bey étant fâché parce que le gardien Baxi l'avait envoyé sans sa permission au nouvel hôpital. Et son ordre fut exécuté ». (parag. 698, pp. 181-182). Nous voyons ainsi l'intelligent ministre donner des conseils aux religieux et corriger leurs imprudences.

Finalement, nous voyons que le gouvernement même confie à deux andalous la surveillance et la protection de l'hôpital des espagnols. Après une visite houleuse d'inspection de « quelques importants marabouts et religieux à l'hôpital, ils sont allés se plaindre au Bey qui ordonna la réunion d'un conseil de ses principaux ministres, pour discuter de ce problème. Et comme les plaignants n'ont pas pu prouver que c'était seulement une église et non un hôpital, le Conseil résolut de laisser cette fondation au bon sens du Khaznadar et de Soliman Chiaya de Tunis pour qu'ils fassent de sorte qu'elle soit de la meilleure utilité pour le royaume ». (parag. 699, p. 182).

Pour terminer, nous devrions répéter ici l'histoire déjà citée de la statue d'albâtre de la Vierge de Trapani que l'ex. Chiaya Soliman « Cherif Castelli ou de Castille, maure andalous, descendant de ceux qui furent expulsés d'Espagne, offrit à l'hôpital le 6 Février 1725 » (parag. 730, p. 190). C'était un geste que Francisco Ximénez apprécia beaucoup, de la part de l'andalous qui sut le faire avec élégance, après l'avoir mis « dans un dépôt, et il disait qu'il l'avait mise là-bas pour qu'elle prenne soin de ses marchandises, croyant qu'en possédant cette image de Marie, il assurait ses vêtements et sa fortune », d'après ce que nous dit Ximénez.

Grâce à ses relations variées avec les andalous en Tunisie et à son désir ardent de laisser par écrit tout ce qu'il savait, Francisco Ximénez met à notre disposition un ensemble très appréciable d'informations sur les andalous ou descendants des morisques réfugiés en Tunisie au début du XVIII^e siècle.

من البدو والعرب والأندلسيين وهؤلاء الآخرون بأيديهم السلطة في المنطقة وهم يحكمون على النوال الاسباني ولا يؤدون الضرائب بعكس بقية الأهالي .

ويؤكد خيமானث أن الأندلسيين متفوقون على العرب والبدو في جميع الميادين الحضارية ويختلفون عنهم في العادات والتقاليد والهيئة واللباس ويقول أيضا ان لهم اتقانا كبيرا في الزراعة اذ يستعملون الآلات والطرق التي اعتادوا استعمالها في اسبانيا ، كما يتحدث في آخر الامر باسهاب عن حفلة عرس حضرها بنفسه .

اما قرية ثرمبالية فيقول انه لم يعد يسكنها الا العرب لكنها كانت فيما مضى أندلسية استقر بها مصطفى قردناش وبنى بها قصره وزرع فيها الزيتون وأشجار اللوز وأنزل المياه من الجبال المجاورة .

ان أحسن ما نختم به في نظرى ما كتبه خيமானث في مؤلفه « البعثة الدينية الى تونس » الذى يقول فيه بالخصوص : ان الأندلسيين أتوا الى تونس بعد أن أطردهم فيليب الثالث سنة 1610 م فأحسن عثمان داي استقبالهم ووزع عليهم الاراضى والسلاح وأعفاهم من الضرائب ومنحهم شبه استقلال ذاتي بالمناطق التي استقروا بها فبنوا وجددوا عدة قرى ومدن : بنزرت ، راس الجبل ، العالية ، غار الملح ، ماتلين ، تركى ، بل ، نيانو ثرمبالية ، سليمان طبرية ، ماطر ، مجاز الباب ، السلوقية ، قريش الواد وتستور .

وأتى أغلب الأندلسيين من منطقة « الاندلس » لكنه يوجد أيضا موريسكيون قدموا من كاتالونيا ، طرافونا ، آرائون وشتتالة ولقد جلبوا معهم أغلب الصناعات الموجودة حاليا مثل الشاشية ، الصوف والحريز وهم يختلفون عن بقية الأهالي اذ أنهم حافظوا على لغتهم وعاداتهم وطباعتهم كما أن لهم حضارة متفوقة .

أما الجزء الثانى من هذا الكتاب فهو مخصص للظروف التي حفت ببناء المستشفى والصعوبات التي لاقاها من أجل ذلك ونرى أنه لولا مساعدة وحماية محمود خزندار والشريف القسطلي لما أمكن لخيமானث تحقيق غرضه لأن أهالي البلاد عارضوا هذا المشروع لكن خزندار عرف بفضل ذكائه ونفوذه كيف يقنع الباي بفائدة وصلاحية المستشفى .

اذن نرى أنه بفضل علاقاته واتصالاته فى تونس وبفضل حب اطلاعه وكتابه كل ما شاهد حوله ، قد ترك لنا خيமானث مشاهد حية ومعلومات قيمة عن الاندلسيين الذين هاجروا الى تونس فى القرن السابع عشر .

تلخيص وتعريب

نور الدين الخلاوى

وفي بعض الاحيان يصف لنا أندلسيين من طبقات متوسطة وشعبية أمثال الاشخاص الذين أتوا لزيارته من مجاز الباب وخاصة محمد كورال الذي أتاه من سليمان .

2 الأندلسيون بداخل البلاد :

بعد هذا الموجز عن الأندلسيين ودورهم بالعاصمة ، لنتعرف عليهم بداخل البلاد بداية من منطقة بنزرت فوادي مجردة وأخيرا منطقة الوطن القبلي .

قام فرانسيسكو خيماناث بجولة عبر منطقة بنزرت فزار مدينة بنزرت والعالية فغار الملح وسهل أوتيكا ، خلال جولته هذه وبقية الرحلات المقبلة تركز اهتمامه على ملاحظة مجموعة الأندلسيين وخصياتهم ودورهم فيذكر لنا عدد مساكنهم وطريقة بنائهم ثم دورهم في الحياة الاجتماعية وفي تطوير الزراعة وتقديمها وكذلك محافظتهم على اللغة الإسبانية .

أما وصفه لمنطقة وادي مجردة فهو أدق وأعمق . تبدأ الرحلة بزغوان وتنتهي في تستور عبورا بطبرية ، مجاز الباب ، السلوقية وقريش الواد . ان جميع هذه القرى تم بناؤها واعادة بنائها من طرف الأندلسيين الذين بنوا الديار على الطريقة الإسبانية وحافظوا على عاداتهم ولغتهم . نجد أيضا معلومات أخرى هامة جدا مثل مهاجرة الأندلسيين من ديارهم في بعض القرى المهجورة الى تونس بأمر من الشريف باي حتى لا يجد الجزائريون من يعطيهم المؤونة لأنهم كانوا في حالة حرب مع تونس ، أو ذلك الامر العجيب الذي وجد بطبرية والمتمثل في اقامة مدارس وكتب بالاسبانية اضمحلت في ذلك الوقت بعد منعها من طرف الباي ، ويؤكد خيماناث أن قرية قريش الوادي وقع تشييدها وتعميرها من طرف « الكاطالان » الذين أطردها من اسبانيا في سنة 1610 .

ثم يأتي دور تستور فيقدم لنا وصفا مدققا للحياة فيها من جميع النواحي خاصة منها الفن المعماري بالمنازل ، وعدد المساجد والزوايا كما يمدنا بفكرة عن تنظيم السلطة في تستور وهو منسوج على المنوال الإسباني ويقول أيضا انه قضى مع عدة أشخاص سهيرات يتسامرون باللغة الإسبانية ويتجادلون في أشياء اعتاد الحديث عنها في بلاده حتى أنه شعر وكأنه موجود في قرينته باسبانيا ومن المعلومات الجديدة التي نجدها عن تستور هي الساحة الكبيرة في وسط القرية ويقع فيها حفل مصارعة الثيران .

بعد منطقة وادي مجردة تحول خيماناث الى الوطن القبلي حيث زار سليمان فرمبالية ، بلي ، نيانو وتركي فيقول ان جميع هذه القرى أندلسية الا أنه يطنب في وصف بلدة « سليمان » من الناحية العمرانية وعدد أهلها

كانت لفرانسييسكو خيماناث علاقات طيبة مع عدة أفراد من عائلة الخزندار مثل عمه وهو شيخ أصيل مدينة سراقوصطا ، وابن أخيه حسين الذي يظهر في عدة مناسبات بسبب المشاكل التي كان يحدثها ، كما لمحمود خزندار أخ يدعى محمد السريري وهو ما يبرز الجانب الصناعي والتجاري لعائلة الخزندار مثلما هو الشأن بالنسبة لأغلب الاندلسيين .

بعد وفاة الخزندار أخذ نجم العائلة يأفل شيئا فشيئا وفي نفس الوقت ظهر أندلسي آخر اضطلع تقريبا بنفس المهام التي كان يقوم بها الخزندار ويدعى سليمان الشريف القسطلي اجلى أجداده من اسبانيا وهو أصيل قشتاله من عائلة « الكونتريراس » .

هذا الاندلسي كان غنيا جدا بفضل الغنائم التي كان يحصل عليها من أعمال القرصنة التي يقوم بها رجاله وسفنه وكذلك بفضل تجارة العبيد التي كان يمارسها اذ أنه كان مالكا لاكبر عدد من العبيد بعد البايك بطبيعة الحال وهي تجارة كانت تدر عليه ارباحا طائلة بفضل حنكته وتجربته في هذا الميدان .

ولقد قام الشريف القسطلي بوساطة فعالة بين السلط التونسية (الباي) والفرنسيين الذين أرسلوا بواخراهم الى موانئ تونس وحلق الوادي سنة 1728 وكانت له أيضا وساطات وتدخلات في عدة مسائل داخلية ، كما كلفه الباي باعادة بناء وتنظيم مستشفى المسلمين ، ويظهر كذلك أن للشريف القسطلي نشاط في قطاع الشاشية اذ توجد عدة معامل لصنع الشاشية بالباطان تحت تصرفه أو على ملكه .

من خلال الدور الذي قام به هذان الشخصان : محمود خزندار والشريف القسطلي نرى أنه كان لهما نفس الدور الهام الذي لعبه أسلافهم في القرن السابع عشر أمثال : مصطفى قردناش ، لويس صاباطا ، الشريف الاندلسي ، محمد الخيار على الصوردو ، وهو دور ساعد الحسينيين على التمرکز والاستقرار .

(2) يذكر خيماناث أيضا عدة أشخاص أندلسيين في مناسبات عديدة ليؤكد على الثروة الكبيرة التي كانوا يتمتعون بها مما جعل الباي يتعرض لهم لمصادرة أموالهم لاسباب مختلفة خاصة في الفترات العصيبة .

كما يتعرض بالذكر لعدد من العلماء والفقهاء في « مذكراته » أمثال : الحاج مصطفى باي ، سيدي القادر بن عاشور ، سيدي بن عروس الذين كانت لهم هيبة وشهرة واسعة بالبلاد ، ويقص علينا خيماناث واقعة هامة تم فيها عزل قاضي المدينة وتعويضه بعالم ديني أندلسي نال موافقة بقية فقهاء الحاضرة .

وثائق جديدة حول الاندلسيين بتونس في أوائل القرن الثامن عشر

د. ميكال دي ايلزا

في هذا المقال سنقدم « مذكرات » القس الاسباني فرانسيسكو خيماناث اثناء اقامته بتونس من سنة 1720 الى 1735 ، لقد خلف عدة مؤلفات اخرى ذات أهمية تاريخية كبرى لم يقع استغلالها الى حد الآن من طرف المؤرخين وسنقتصر في هذه الدراسة على تقديم جميع الاستشهادات المتفرقة التي تخص الاندلسيين بتونس ومقارنتها بما جاء في كتابه المطبوع « البعثة الدينية الى تونس » .

من خلال النصوص التي نقدمها هنا والتي تلقي أضواء جديدة على وضع الاندلسيين بتونس في أوائل القرن الثامن عشر يمكننا استخلاص استنتاجين :

اولا أن الاندلسيين حافظوا على طابعهم الذاتي خصوصا في ميدان اللغة الاسبانية بالقرى اذ أن بعضهم قادر على ترجمة كتب من العربية الى الاسبانية وهو أمر ليس له نظير حتى في المغرب الاقصى .

وثانيا هو أن عدة شخصيات اندلسية لعبت دورا هاما جدا في ادارة شؤون الدولة في أوائل عهد المملكة الحسينية وهو امر كان مجهولا الى حد الآن ويعطينا فكرة عن بعض أسباب تمركز الدولة الحسينية مدة قرنين ونصف وهو ما لم يكن ممكنا في الجزائر وطرابلس رغم بعض المحاولات .

1 - الاندلسيون بتونس العاصمة .

(1) شخصيات ممتازة مثل : الخزندار والشريف القسطلبي .

ان أهم شخصية يتحدث عنها خيماناث في « مذكراته » هو الخزندار الذي كان يشغل منصب وزير المالية ، فيقول ان محمود خزندار هو من أصل أندلسي أطرده أجداده من اسبانيا ، له حنكة كبيرة في ادارة سياسة البلاد مما جعل حسين بن علي لا يحكم الا بتوجيهاته ولا يتم أى شىء في الدولة الا برأيه ، انه كان غنيا جدا يملك عددا كبيرا من العبيد. ولقد بنى مدرسة وزاوية بجانب داره وانفق عليهما عدة أحباس ، كما لعب دورا هاما في انجاز المستشفى اذ كانت له وساطة مجدبة بين المسيحيين الاسبان من جهة والباى وأهالي البلاد من جهة اخرى لتذليل الصعوبات والمشاكل كما ساعد محمود خزندار خيماناث على القيام برحلات عديدة داخل البلاد وذلك بتقديم المعونة اللازمة له معنوية كانت أم مادية . وقد توفي محمود خزندار في 26 أوت 1726 .

المجلة التدريسية المغربية

مؤسستها ومديرتها
الدكتور عبد الجليل التميمي
الأستاذ بكلية الآداب والعلوم الانسانية - الجامعة التونسية

أعضاء استشاريون:

كريم مصطفي: أستاذ بكلية الآداب بتونس، الجامعة التونسية
الإمام رشاد: أستاذ بكلية الآداب بتونس، الجامعة التونسية
زبديّة عبد القادر: أستاذة بمعهد العلوم الاجتماعية، جامعة الجزائر
حجي محمد: أستاذ بكلية الآداب - الرباط، المغرب الأقصى
الساحلي خليل: أستاذ بكلية الاقتصاد، تركيا
عبد الرحيم عبد الرحمن عبد الرحيم: أستاذ بكلية البنات، جامعة الأزهر

الاشتراكات:

و، نتيج الحكم المحيبت شافر، غير الدين - حلق الوادي / تونس
- جميع الأعداد السابقة متوفرة
- أربعة أعداد في السنة

تونس:

ثمن العدد المضاعف: 4,000

7,000 دينار
المؤسسات: 8,000

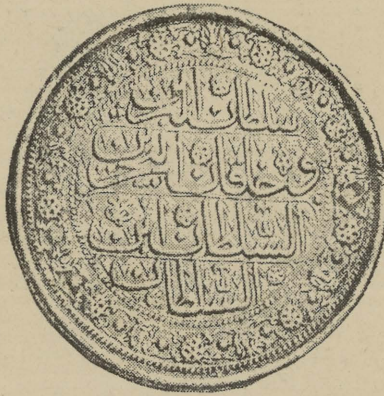
غيرها:

30 دولارًا، أو ما يعادلها،

تستد قبلة الاشتراك عن طريق حوالة بريدية
في الحساب الجاري: 1057.36 / أو بواسطة حوالة بكمية

مستخرج من :

المجلة التاريخية المغربية



جانفي 1980

السنة السابعة - العدد 17 و 18

تونس